

45^e JOURNÉES
INTERNATIONALES

DE L'ASSOCIATION FRANÇAISE D'ARCHÉOLOGIE MÉROVINGIENNE
organisées par le laboratoire TRACES

L'architecture religieuse du haut Moyen Âge dans le monde franc et ses marges : héritages et transformations



Toulouse
23 - 25 octobre 2025

Programme

Jeudi 23 octobre

8h30 Accueil à la Maison de la Recherche Université Toulouse - Jean Jaurès

Session thématique - L'architecture religieuse du haut Moyen Âge dans le monde franc et ses marges : héritages et transformations

9h Mots d'introduction Université Toulouse - Jean Jaurès / Service Régional de l'Archéologie / Association française d'archéologie mérovingienne

9h15 Introduction à la session thématique, Y. MATTALIA (Eveha, UMR TRACES)

9h30 Les églises du haut Moyen Âge de l'ancien diocèse du Mans, A. VALAIS

9h55 Les vestiges carolingiens du monastère de Cormery en Touraine, T. POUYET

10h20 Discussion

10h35 Pause et présentation de posters

Saint-Dizier, « Les Crassées » : de la réutilisation du bâtiment antique C. Serrano (Conseil départemental de la Haute-Marne), S. DESBROSSE-DEGOBERTIÈRE et R. DUROST

La butte d'Allofroy, commune d'Auberive (Haute-Marne) : un site archéologique d'exception à protéger et étudier, S. FÉVRIER et A. VAILLANT

Les vestiges préromans des deux églises cathédrales de Saint-Lizier en Couserans, D. MIROUSE

10h55 Saint-Pierre de Savennières, une église mérovingienne en élévation, A. RÉMY

11h20 Nouvelles données archéologiques sur les églises mérovingienne et carolingienne de Saint-Pierre de Jumieges (Seine-Maritime) : architectures inspirées ou inspirantes ?, S. BUTTNER et L. DELAUNEY

11h25 Les églises en bois du haut Moyen Âge en France et en Suisse, S. BALCON-BERRY et J. BUJARD

11h50 Discussion

12h10 Buffet

14h Les premières églises rurales de Bourgogne (V^e-IX^e siècle) : de la pierre au territoire, A. GUICHETEAU

14h25 Architecture et pratiques constructives à Lyon et à Vienne durant l'Antiquité tardive et le haut Moyen Âge : une relecture à partir des exemples de Saint-Ferréol (Vienne) et Saint-Irénée (Lyon) A. FLAMMIN et C. GAILLARD

14h50 Discussion

15h05 Pause et présentation de posters

De nouvelles églises sur les établissements perchés et fortifiés du Jura (VI^e-IX^e siècle) : Château-sur-Salins et Mont Châtel, D. BILLOIN

L'ancienne église Saint-André de Belvézet (Gard) : découverte d'une occupation pérenne de la fin de l'Antiquité tardive à l'Epoque moderne, A. BARBE

15h25 L'architecture religieuse de l'Antiquité tardive et du haut Moyen Âge dans le diocèse de Besançon et à ses marges, S. BULLY et M. CAUSEVIC-BULLY

15h50 Le mausolée de Saint-Pierre-en-Faucigny et son environnement, F. GABAYET et M. ROUZIK

16h15 L'« église funéraire » du monastère mérovingien du Saint-Mont (Saint-Amé, Vosges), T. CHENAL et A. GRZESZNIK

16h40 Discussion

18h Pot sur inscription au Musée Saint-Raymond

20h30 Dîner sur inscription

Vendredi 24 octobre

8h30 Accueil à la Maison de la Recherche Université Toulouse - Jean Jaurès

9h Notre-Dame de Gironde-sur-Dropt (Gironde), une église édifiée a novo entre VIII^e et IX^e siècle en Bazadais septentrional, H. GAILLARD et P. URBANOVA

9h25 Les chevets à pans coupés du haut Moyen Âge dans l'espace aquitain : réflexion sur la pérennité d'une forme architecturale, C. GENSBEITEL

9h50 L'église Saint-Pierre de Sainte-Christie-d'Armagnac et l'architecture religieuse du X^e siècle dans le diocèse d'Auch, Y. MATTALIA

10h15 - 10h35 Discussion

10h35 Pause et présentation de posters

Laplume (Lot-et-Garonne), église Saint-Vincent de Plaichac, C. SCULLER, P. CALMETTES et S. DALLE

Les autels en Italie du Nord-Ouest entre IV^e et VIII^e siècles. Sources archéologiques pour une étude des espaces liturgiques, V. SALA

10h55 Nouvelles recherches sur les édifices religieux mosans du premier Moyen Âge, E. DELYE, F. CHANTINNE

11h20 Le Corpus Architecturae Religiosae Europae (CARE) en Wallonie. Apports sur les aménagements liés aux circulations en contexte monastique, P. MIGNOT, F. CHANTINNE, I. LEROY, Ch. DESCHUYTENEER

11h45 L'abbaye de Stavelot, des origines à l'an mille. Synthèse des recherches archéologiques, B. NEURAY

12h10 Discussion

12h30 Buffet

14h Conclusions de la session thématique E. Destefanis (Università del Piemonte Orientale)

Session d'actualités régionales

14h20 Le site altomédiéval de « Califour et Rego Loungo » à Cintegabelle (Haute-Garonne), A. CORROCHANO et C. GIRARDI

14h45 L'établissement de hauteur alto-médiéval (IV^e -VII^e s.) du Cap des Pènes à Montsérié (Hautes-Pyrénées) : un cas original d'architecture circulaire complexe en terre crue, bois et pierres dans les Pyrénées centrales, C. VENCO

15h10 Pause et présentation de posters

Une fibule en tôle jusqu'ici inconnue, provenant de l'ancienne Prusse orientale, H. NEUMAYER

Les secteurs altomédiévaux des environs de Belpech à Beaupuy (Haute-Garonne), A. CORROCHANO

Une occupation funéraire du haut Moyen Âge au cœur du quartier Saint-Roch à Toulouse, M.-C. DI PALMA

15h30 Les verres de la fin de l'Antiquité et de la période wisigothique du Castrum Caucoliberi (Collioure, Pyrénées-Orientales), I. PACTAT et J. MACH

15h55 L'habitat rural du haut Moyen Âge dans le Sud-Ouest de la France : réflexions sur une particularité, M. BOURDOUX

16h20 Discussion

17h Assemblée générale de l'Association française d'archéologie mérovingienne

RÉSUMÉS DES COMMUNICATIONS



Fig. 1. Vue générale de l'église de Saint-Pavace depuis le sud, 1923 (AD 72, 18 J - Collection Paul Cordonnier - FRAD072_18J1186_004).

Les églises du haut Moyen Âge de l'ancien diocèse du Mans

Alain VALAIS¹

Mots-clés : Ancien diocèse du Mans, haut Moyen Âge, paysage monumental, églises rurales, techniques de construction

Un inventaire systématique des églises construites avant le début du XII^e siècle a été réalisé dans les limites de l'ancien diocèse du Mans et à ses confins, zone qui correspond pour l'essentiel aux départements de la Mayenne et de la Sarthe. Une soixantaine de sanctuaires antérieurs au début du XI^e siècle a été repérée au cours de cette enquête où tous les édifices de culte ont été visités.

Les bâtiments les plus anciens sont aménagés dans des bâtiments antiques excepté celui de Moulay (53) construit probablement entre le VI^e siècle ou le début du siècle suivant. Les plans de ces 7 édifices sont très mal conservés. À Jublains (53), la nef disposait apparemment d'une abside hémicirculaire tandis qu'un plan centré existait peut-être à Moulay.

Les 3 ou 4 édifices repérés pour la fin du VIII^e/IX^e siècle reprennent les manières de construire antiques. Les élévations se composent de petits moellons très réguliers disposés en rangées horizontales où apparaissent parfois des assises d'éléments de terre-cuite. Les chaînes d'angle comme les blocs mis en œuvre dans les rares ouvertures conservées sont fins et ne se distinguent qu'assez peu des maçonneries environnantes. Les seuls plans identifiables se composent de nefs assez courtes dont les extrémités orientales sont augmentées latéralement par des transepts (voir photo de Saint-Pavace, 72). Aucun chevet n'est conservé.

Les mêmes techniques de construction se retrouvent dans les 17 édifices attribués aux IX^e et X^e siècles. Les insertions d'éléments de terre cuite, presque toujours d'origine antique, apparaissent dans les arcs des ouvertures et dans les chaînes d'angle composées soit d'une alternance d'éléments fins et plus épais, ou de blocs de grand appareil. Les fenêtres trapues disposent en majorité d'arcs formés de claveaux étroits. Les premières baies à linteau échancré pourraient apparaître dès ce groupe d'édifices. Les rares plans identifiables témoignent de nefs uniques prolongées soit d'absides hémicirculaires soit de chevets plats. Les trois vaisseaux de la nef de Châlons-du-Maine (53) doivent être exceptionnels.

Près de 40 édifices du X^e/début XI^e siècle achève cet inventaire. Les élévations en petit appareil à la face carrée ou rectangulaires sont toujours les plus fréquentes à côté de murs montés en moellons moins réguliers. Alors que les chaînes d'angle en grand appareil existent toujours, ceux en moyen appareil deviennent les plus nombreux. Les baies à linteau échancré sont également les plus fréquentes.

Peu d'édifices ont conservé leur chœur. Ceux de Joué-l'Abbé (72) et de Lombron disposent d'un chevet en hémicycle associé à un transept dont seul le premier exemple est doté de chapelles orientées.

Le paysage monumental du Maine et des environs qui se dessine à l'issue de cette vaste enquête est marqué par la conservation de nombreuses églises antérieures au début du XI^e siècle, densité d'édifices avant tout liée à l'absence de campagnes de reconstruction systématiques du XII^e siècle, de la fin du Moyen Âge et du XIX^e siècle.

Ces églises en pierre sont très souvent construites sur des sites où sont attestés des sarcophages, association qui interroge quant à l'existence de lieux de culte plus anciens qu'ils soient en pierre ou en bois...

Valais A., 2021 – *Les églises rurales du premier Moyen Âge (V^e-XI^e s.) dans l'ancien diocèse du Mans et à ses confins*, sous la direction de Brigitte Boissavit-Camus, doctorat d'histoire et d'archéologie des mondes médiévaux, Université de Paris-Nanterre, 7 vol.

1 Ingénieur chargé de recherche à l'INRAP (Le Mans) - UMR 7041 ArScan - alain.valais@inrap.fr

Les vestiges carolingiens du monastère de Cormery en Touraine

Thomas POUYET¹

Mots-clés : carolingien, abbatale, petit appareil, datations radiocarbone, monastère

La genèse de l'abbaye de Cormery est en grande partie connue grâce au cartulaire de Cormery publié par l'abbé Bourassé au XIX^e siècle (Bourassé 1861). L'abbé de Saint-Martin Ithier aurait fondé une cella au lieu-dit de Cormery en 791 et une première église dédiée à la Sainte-Trinité y aurait été édifiée. Quelques années après, Alcuin alors abbé de Saint-Martin de Tours, aurait initié l'installation de moines réformés par Benoît d'Aniane à Cormery. En 831 et 856, ce sont des aménagements en lien avec la réforme monastique qui auraient été réalisés sur l'église et les bâtiments monastiques d'après des actes du cartulaire.

Les vestiges actuels de l'abbatale de Cormery sont associés à un édifice reconstruit dans la première moitié du XI^e siècle. La tour dite Saint-Paul, encore en élévation aujourd'hui, constituait le massif occidental de cette église romane. À partir du XIX^e siècle, plusieurs érudits ont soupçonné la présence d'éléments antérieurs à l'abbatale romane, intégrés dans les maçonneries de la façade orientale de la tour Saint-Paul (Bobeau 1908). Dans le cadre d'une thèse de doctorat soutenue en 2019, ces vestiges ont fait l'objet de relevés et d'une étude de bâti permettant de mieux discerner les éléments supposés carolingiens des réaménagements postérieurs (Pouyet 2019). On évoquera notamment l'existence de maçonneries en petit appareil de moellons au rez-de-chaussée de la tour, la présence de trois baies construites en pierre de tuffeau au second niveau du bâtiment ainsi que les restes d'une corniche à modillons qui devait orner la façade de l'église carolingienne.

En 2023, des subventions obtenues auprès de la DRAC Centre-Val de Loire ont permis d'effectuer une campagne d'une dizaine de datations radiocarbone qui ont confirmé sans ambivalence la présence de vestiges en place datant du VIII^e-X^e siècle (Pouyet et Gouhier 2023). La rareté des vestiges carolingien en élévation en Touraine fait désormais de Cormery un site important pour la région, notamment en ce qui concerne les techniques de construction mises en œuvre à cette période. En 2017, des sondages archéologiques réalisés dans la galerie sud du cloître qui est accolée à l'église, avaient permis d'identifier un sol de mortier antérieur au XI^e siècle laissant présager la conservation d'éléments carolingiens dans l'emprise de l'église et du cloître (Pouyet, Miclon, Bédécarrats 2017).

Notre proposition de communication se veut donc une synthèse des résultats obtenus depuis 2014 sur l'abbatale carolingienne de Cormery, incluant une approche comparative avec d'autres édifices de la région et une réflexion méthodologique concernant l'apport des datations radiocarbone dans l'analyse des vestiges archéologiques.

Bibliographie

Bourassé 1861 - Bourassé J.-J., *Cartulaire de Cormery, précédé de l'histoire de l'abbaye et de la ville de Cormery*, Tours (Mémoires de la Société archéologique de Touraine, série in-8^e, 12), CXLIV-325 p.

Bobeau 1908 - Bobeau O., « Les églises de Cormery (Indre-et-Loire) », *Bulletin archéologique du Comité des travaux historiques et scientifiques*, p. 216-230.

Pouyet, Miclon, Bédécarrats 2017 - Pouyet T. (dir.), Miclon V. et Bédécarrats S., *Le site de l'abbaye de Cormery*, rapport de fouille programmée, CITERES-LAT, 1 vol.

Pouyet 2019 - Pouyet T., *Cormery et son territoire : origines et transformations d'un établissement monastique dans la longue durée (8^e-18^e siècles)*, thèse de troisième cycle, université de Tours, 2 vol.

Pouyet et Gouhier 2023 - Pouyet (dir.), Gouhier B., *Abbaye de Cormery*, rapport de fouille programmée, CITERES-LAT, 1 vol.

1 Centre de recherches archéologiques de Tours, 148 avenue Maginot, 37100, TOURS - thomas.pouyet@inrap.fr



Fig. 1. Vue de la façade orientale de la tour Saint-Paul et des trois baies de la façade de l'église carolingienne au premier étage.

Saint-Pierre de Savennières, une église mérovingienne en élévation

Arnaud REMY¹

Mots-clés : église ; petit appareil ; terre cuite architecturale ; optoluminescence ; pétrographie

L'église Saint-Pierre et Saint-Romain de Savennières, située en bord de Loire à 15 km au sud-est d'Angers, est remarquable notamment pour sa nef en petit appareil mixte admirablement conservée, attribuée au X^e siècle. Cette datation ne repose cependant que sur des conjectures et des comparaisons avec d'autres monuments dont l'origine n'est guère mieux assurée. Cependant, des études et analyses récentes sur les constructions du haut Moyen Âge tendent à remettre en question ces attributions, souvent pour les vieillir.

La restauration générale de l'église, entre fin 2019 et 2022, a ainsi été une occasion unique d'accéder à toutes les parties de l'édifice (échafaudage intégral, découverte de tous les volumes). Elle s'est accompagnée d'une étude archéologique prescrite par la DRAC des Pays de la Loire afin de la documenter, préciser son phasage et enfin résoudre la question de sa datation.

Pour ce faire, trois méthodes de datation absolues ont été croisées : radiocarbone sur des charbons pris dans le mortier de la nef pour dater la cuisson de la chaux, datation par luminescence optiquement stimulée (OSL) de la cuisson des briques – qui semblent, après examen, être pratiquement toutes des réemplois antiques – et datation par OSL-SG (grain par grain) de la dernière exposition à la lumière du sable utilisé dans le mortier. Les datations OSL ont été réalisées par Petra Urbanova du laboratoire IRAMAT-CRP2A de Bordeaux. Les résultats combinés de ces datations concordent sur l'intervalle de 362 à 519 ap. J.-C. (à 95 % de probabilité). Cette datation très précoce fait de la nef de Saint-Pierre de Savennières un témoignage exceptionnellement bien conservé de la première génération de construction d'églises, en lien avec la christianisation de la Gaule.

La synthèse documentaire de Bénédicte Fillion-Braguet et l'attention que les archéologues du milieu du XIX^e siècle ont porté à la nef nous restituent une image assez fidèle de son état avant la première grande campagne de restauration (1842-1845).

L'étude détaillée de l'édifice nous permet aujourd'hui d'associer à l'état mérovingien originel un plan (presque) complet, une élévation de même, avec ses ouvertures, sa structure et une partie de son décor architectural... L'étude pétrographique des moellons de la nef par Fabrice Redois, géologue à l'Université d'Angers, et des briques par Thomas Hunot (dans le cadre de son M1 à l'université de Rennes 2) et Jean-François Nauleau de l'INRAP, nous donnent des arguments précis pour questionner les choix d'approvisionnement des constructeurs.

1 Département de Maine-et-Loire, Conservation départementale du patrimoine, Pôle Archéologie.



Fig. 1. L'église Saint-Pierre et Saint-Romain de Savennières © B. Rousseau, Inventaire.

Nouvelles données archéologiques sur les églises mérovingienne et carolingienne de Saint-Pierre de Jumièges (76) : architectures inspirées ou inspirantes ?

Stéphane BÜTTNER et Laura DELAUNEY¹

Mots-clés : Jumièges, abbaye, modèle architectural, mérovingien, carolingien

À la suite d'une étude de bâti et de sondages menés en 2015 et en 2019 par David Jouneau (Archéodunum), le Centre d'études médiévales d'Auxerre a réalisé une fouille exhaustive des sols de l'église Saint-Pierre de Jumièges en 2023 et 2024.

Ces investigations ont particulièrement révélé les vestiges de deux bâtiments, très probables lieux de culte liés au monastère fondé en 654 par saint Philibert. L'un a été mis au jour dans les premières travées de l'église actuelle, là où subsistent encore des élévations de la partie occidentale d'une église que l'on date volontiers du début du IX^e siècle. Ses vestiges assurément mérovingiens se composent d'une grande abside, prolongée par une nef, flanquée au nord d'un bas-côté présentant une petite abside inscrite à son extrémité orientale. Le second bâtiment, presque aligné sur le premier, se matérialise par une abside de petites dimensions suivie d'une travée droite conservées dans les sols du chœur actuel reconstruit à l'époque gothique. Cette disposition pourrait correspondre à la description du monastère primitif dans la *Vita Philiberti*, texte rédigé au IX^e siècle qui évoque « [...] la noble demeure dédiée à saint Pierre, avec, à côté, un petit oratoire dédié à saint Martin ». Bien que relativement atypique, l'alignement de ces deux édifices rappelle l'agencement des églises de l'abbaye Saint-Pierre-Saint-Paul de Ferrières-en-Gâtinais (Loiret) également fondée au VII^e siècle par un probable disciple de saint Colomban. On retrouve par ailleurs des églises pareillement alignées dans les îles britanniques, au sein de fondations monastiques de la même période. Ces comparaisons invitent à s'interroger sur l'origine et le développement de cette disposition architecturale singulière.

Cette dernière est vraisemblablement abandonnée au début du IX^e siècle. La grande église primitive est détruite pour laisser place à un édifice construit plus à l'est. Cette nouvelle église, dont le chevet semble intégrer l'ancien oratoire mérovingien probablement consacré à saint Martin, présente une large nef dont la partie occidentale est encore partiellement conservée aujourd'hui. Les fouilles ont révélé que cette nef était flanquée, au nord et au sud, de galeries dotées de larges niches inscrites dans chaque travée. Ce déplacement vers l'est de l'église Saint-Pierre témoigne probablement d'une restructuration complète du monastère, possiblement dans le contexte de la réforme carolingienne. Toutefois, l'agencement architectural de cette nouvelle église suscite à nouveau des interrogations, tant sur sa fonction liturgique que sur les influences qui l'ont façonnée et l'absence de postérité de son modèle.



Fig. 1. Jumièges.

¹ Centre d'études médiévales Saint-Germain, UMR ARTEHIS (Université Bourgogne Europe/CNRS).

Les églises en bois du haut Moyen Age en France et en Suisse

Sylvie BALCON-BERRY¹ et Jacques BUJARD²

Mots-clés : église en bois, trous de poteaux, solins de pierre, typologie, verre plat.

Si, comme l'avait signalé Charles Bonnet en 1996, à l'occasion du colloque consacré à Grégoire de Tours, le *corpus* des églises en bois est très développé en Suisse, depuis cette manifestation, il s'est aussi considérablement étoffé en France.

Au regard des données engrangées récemment, il semble utile de s'arrêter sur ces structures pour en montrer les particularités, mais aussi pour souligner les difficultés liées à leur identification et à leur restitution, notamment en ce qui concerne les traces de poteaux plantés en terre et des parois (madriers, planches, solins de bois) ou encore la présence de solins de pierre (traversés ou non par des poteaux). Nous examinerons également les types de plans, les sépultures associées et le sens des qualificatifs d'*ecclesia lignea* et *ecclesia ligneis tabulis fabricata* mentionnés dans les sources écrites.

Le problème réside aussi parfois dans la délicate distinction entre édifice de culte et habitat. Pour se faire, il est nécessaire de comprendre l'environnement de ces constructions, ainsi que le mobilier contenu dans les niveaux archéologiques associés. La présence de verre plat sera notamment évoquée.

Dans cette présentation, il s'agira enfin de s'attacher à définir la chronologie de ces constructions, pour tenter de dresser leur évolution et leurs particularités par rapport aux églises contemporaines entièrement élevées en pierre.

Pour traiter ce sujet, nous nous attarderons sur quelques sites du haut Moyen Âge qui ont donné lieu à des recherches récentes tant en France qu'en Suisse, voire au-delà, à titre de comparaison. Seront plus particulièrement abordés les sites de Céligny (Genève) où ont été identifiées deux églises en bois élevées côte à côte, l'une datée du VI^e-VII^e siècle et l'autre du VIII^e-IX^e siècle, et de Mesvres (Saône-et-Loire), où une possible église en bois des VII^e-VIII^e siècles peut être restituée.



Fig. 1. Le site de Céligny (Genève), aux VI^e-VII^e siècles (J. Bujard).

1 Sorbonne Université Lettres/Centre André-Chastel.

2 Retraité de l'Office du patrimoine et de l'archéologie du canton de Neuchâtel.

Les premières églises rurales de Bourgogne (V^e-IX^e siècles) : de la pierre au territoire

Antoine GUICHETEAU¹

Mots-clés : église, campagne, Bourgogne, haut Moyen Âge, matériaux de construction, topographie

L'étude des lieux de culte en Bourgogne bénéficie d'une remarquable tradition de recherche. Le développement de l'archéologie préventive en lien avec la restauration des églises actuelles et la mise en place de recherches programmées ont permis de réunir un corpus relativement étoffé d'édifices antérieurs au X^e siècle en milieu rural, mais dont la caractérisation est souvent délicate compte tenu de la nature des opérations, encore trop souvent limitées dans le temps comme en superficie. Même si les difficultés d'identification des monuments et d'interprétation des vestiges doivent être évoquées, relayant certains questionnements méthodologiques, les remarquables progrès accomplis dans l'établissement des datations doivent être soulignés. La proposition de communication s'attachera à présenter, à partir d'un corpus d'une dizaine d'exemples caractérisés, une vision synthétique de l'archéologie des églises du début du haut Moyen Âge dans les campagnes de Bourgogne.

Les recherches semblent permettre de distinguer deux grandes catégories de lieux de culte durant la période. Plusieurs édifices imposants ont été identifiés au sein de petites agglomérations, ainsi sur le site de la Montagne de Saint-Laurent à Mesmont, chef-lieu d'un *pagus* du haut Moyen Âge (fig. 1). La précocité de ces constructions, dont la chronologie peut parfois être située au V^e siècle, leurs dimensions importantes, avec des longueurs souvent supérieures à une vingtaine de mètres, et la qualité globale des matériaux employés comme celle de leur mise en œuvre peuvent être soulignées. Dans ce cadre, le développement des études et analyses sur le verre architectural et le luminaire, ainsi que les progrès en matière d'identification des matériaux de construction en terre cuite, principalement les éléments de toiture, pourront être évoqués. Un autre groupe d'édifices de moindres dimensions (d'une longueur située le plus souvent autour de la dizaine de mètres), dont la chronologie est généralement plus tardive, doit être pris compte. Si la qualité de la construction de ces églises est également à noter, elles ne soutiennent toutefois pas la comparaison au regard des lieux de culte précédemment évoqués.

De fait, les questions touchant aux statuts et aux fonctions des églises pourront également être abordées. Il semble nécessaire pour avancer sur ces thèmes de s'intéresser plus largement à l'environnement topographique des églises. Plusieurs recherches montrent en effet la précocité des lieux de culte au sein des habitats de hauteur, et soulignent ou du moins interrogent les contextes d'implantation des églises, généralement installées dans des *vici* ou des *villae*. D'autre part, plusieurs édifices cultuels peuvent exister sur un même site. L'apport des sources textuelles et, dans une moindre mesure, épigraphiques pourra également être intégré à la réflexion. Enfin, les données archéologiques permettent de proposer quelques hypothèses quant à la genèse d'un paysage religieux durant le haut Moyen Âge.

1 Inrap/UMR 6298 Artheis.



Fig. 1. Fouille en cours du lieu de culte situé au sommet de l'habitat perché de la Montagne de Saint-Laurent à Mesmont (21) (A. Guicheteau).

Architecture et pratiques constructives à Lyon et à Vienne durant l'Antiquité tardive et le haut Moyen Âge : une relecture à partir des exemples de Saint-Ferréol (Vienne) et Saint-Irénée (Lyon)

Anne FLAMMIN¹ et Charlotte GAILLARD²

Mots-clés : basiliques funéraires ; culte des martyrs ; techniques de construction ; pratiques de récupération ; Vienne et Lyon.

Les fouilles archéologiques menées à Lyon et à Vienne depuis les années 70, en particulier par Jean-François Reynaud, ont permis d'appréhender la topographie et la construction monumentale de deux cités antiques majeures de la Gaule. Basiliques funéraires, groupes épiscopaux et monastères, fournissent ainsi des clés de lecture à la re-composition de l'espace urbain autour de ces nouveaux pôles. En 2022 et 2023, deux de ces sites ont fait l'objet d'un réexamen, la basilique de Saint-Ferréol à Vienne et celle de Saint-Irénée à Lyon. Ces nouvelles campagnes de fouille ont permis de réinterroger les logiques d'implantation de ces hauts lieux de pèlerinage, qui par leur situation et l'ampleur de leurs dimensions, constituent des marqueurs paysagers forts aux entrées des deux villes. Elles ont également offert de nouvelles données sur le plan et l'organisation spatiale (cour à portique de Saint-Ferréol). Enfin elles ont mis en lumière l'évolution des techniques architecturales et constructives de la fin de l'Antiquité tardive et du haut Moyen Âge, dont les principales caractéristiques ont ainsi pu être mises en perspectif avec le corpus d'édifices religieux de Lyon et Vienne. Les logiques d'approvisionnement et de mises en œuvre puisent dans un héritage constructif antique encore très présent, tout en se renouvelant et en s'adaptant à des spécificités et des contraintes nouvelles. Le emploi quasi systématique de certains matériaux illustre bien ces évolutions. L'utilisation en fondation de gros blocs antiques (dans l'abside des basiliques de St-Ferréol et dans l'oratoire de St-André-le-Haut à Vienne, à Saint-Just, Saint-Irénée et Saint-Laurent-de-Choulans à Lyon), la retaille régulière de blocs réemployés (porche nord de St-Laurent de Choulans et abside de St-Jean) ou encore l'appareil mixte en moellons et en briques (Saint-Irénée, Saint-Jean) reflètent la diversité des choix de mise en œuvre, liée à une évolution des techniques constructives, mais qui s'adapte également à la topographie des sites. Ces pratiques traduisent une gestion de l'approvisionnement et une organisation du démantèlement et de la récupération des matériaux à l'échelle de la ville, que les datations archéométriques menées ces dernières années ont permis de mieux cerner. Mais au-delà, ces choix constructifs, en soulignant l'antiquité de ces édifices, visent également à les inscrire dans un passé prestigieux, celui des premiers martyrs et de la communauté chrétienne la plus ancienne attestée en Gaule.

1 Laboratoire Arar UMR 5138 – Maison de l'Orient et de la Méditerranée.

2 Service archéologique de la Ville de Lyon



Fig. 1. Saint-Romain-en-Gal, basilique Saint-Ferréol : abside.



L'architecture religieuse de l'Antiquité tardive et du haut Moyen Âge dans le diocèse de Besançon et à ses marges

Sébastien BULLY¹ et Morana ČAUŠEVIĆ-BULLY²

Mots-clés : Franche-Comté, massif jurassien, monuments chrétiens, architecture, décor.

Avec la publication en 2012 des actes du colloque sur Le « premier art roman », cent ans après. La construction entre Saône et Pô autour de l'an mil, notre connaissance de l'architecture religieuse romane précoce pour la région de Franche-Comté a notablement progressé, et plus particulièrement sur les édifices monastiques du « foyer jurassien ». Au-delà de l'approche des seules formes architecturales, de nouvelles réflexions ont porté sur l'art de bâtir, les matériaux de construction et de couverture, les charpentes, les décors etc. Mais antérieurement à l'an mil, le paysage architectural de l'ancien diocèse de Besançon – correspondant peu ou prou à la région Franche-Comté actuelle – n'a pas fait l'objet de véritables nouvelles synthèses depuis celles publiées dans l'Atlas des monuments chrétiens de la France en 1998 et la Topographie chrétienne des cités de la Gaule en 2007.

Pour autant, des opérations archéologiques et/ou des publications récentes, pour la plupart menées dans le cadre de recherches programmées (comme à Luxeuil-les-Bains, Annegray, Mandeuze, Salins-les-Bains, Evans, etc.) ont notoirement fait progresser nos connaissances sur les premiers monuments chrétiens entre Jura et Vosges.

Cette communication propose donc d'établir un nouveau bilan régional autour des choix architecturaux (plans, couverture, couvreur), constructifs (pierre, terre cuite, bois), et des éléments de décors (verre, sculpture, stucs) reconnus dans les édifices religieux comtois du premier millénaire, tout en s'interrogeant sur leur statut et leur fonction (monastique, « protoparochial », baptismal, funéraire...). Cet essai de synthèse sera étayé par une approche comparative avec des édifices du massif jurassien appartenant à la Suisse actuelle.



Fig. 1. Luxeuil-les-Bains, ancienne église Saint-Martin, état vers 600 (d'après S. Bully, M. Le Brech).

1 CNRS-UMR ARTEHIS Sebastien.Bully@cnrs.fr

2 Université Marie et Louis Pasteur, Besançon / UMR Chrono-Environnement, morana.causevic-bully@univ-fcomte.fr

Le mausolée de Saint-Pierre-en-Faucigny et son environnement

Franck GABAYET¹ et Mikaël ROUZIC²

Mots-clés : Mausolée, paléochrétien, crypte, sanctification, sépultures

En 2021, la fouille réalisée par l’Inrap au lieu-dit les Molettes a révélé les vestiges d’un édifice encore très bien conservé. Daté de la fin de l’Antiquité tardive, le mausolée est associé à un espace funéraire comptant plus de deux cents sépultures. Le site est protégé des débordements torrentiels du Borne, descendu du plateau éponyme, par un mur d’enclos quadrangulaire doublé de fossés.

Bien que localisé en limite d’emprise, le bâtiment a été entièrement dégagé. On reconnaît le plan rectangulaire d’un édifice orienté de petites dimensions (8,50 m x 5,50 m). La construction, très solide et soignée, est conservée sur près de 2 m de haut. Tout laisse à penser que cette partie enterrée, à la manière d’une crypte, portait un étage légèrement surélevé par rapport aux niveaux de circulation dans le cimetière. Couverte par une voûte en tuf, la salle basse de l’édifice abritait cinq tombes maçonnées, construites hors sol, dont un coffrage destiné à un nourrisson. Trois autres sépultures étaient recouvertes par le sol de mortier. Parmi les sépultures maçonnées, une tombe imposante, installée en situation privilégiée, dispose d’un équipement singulier permettant la circulation d’un liquide à travers la tombe. Ce type d’aménagement a pour but d’assurer la sanctification du liquide au contact du défunt, considéré comme un ou une sainte.

La fouille a montré que, dans un deuxième temps, il a été mis fin à la circulation du liquide, ce qui correspond à une évolution des pratiques. Dans son état final, la tombe contenait les restes d’au moins dix individus, mais il est probable que les os du défunt vénéré ont, entre temps, été déplacés.

À l’extérieur du bâtiment, hormis quelques coffrages de bois, l’essentiel des tombes sont des coffrages en dalle de pierre implantées en rangées plutôt régulières. L’organisation initiale est par la suite perturbée par des inhumations moins ordonnées. À l’est de l’édifice, la densité des sépultures est maximale. Les coffrages ont été mis à profit, à de multiples reprises, pour des inhumations successives, les os mobilisés à la suite de ces « réductions de corps » étant disposés autour du nouveau défunt, dans des coffres adjacents, voire sur le couvercle.

Les premières observations montrent que la population enterrée dans le cimetière compte des hommes, des femmes et des enfants, de jeunes adultes et des personnes âgées, une situation que l’on pourrait qualifier de normale. Les défunts, inhumés pour certains dans des linceuls, sont le plus souvent dépourvus de mobilier, à l’exception de quelques boucles de ceinture ou de chaussure, de rares anneaux en alliage cuivreux et d’un bracelet en verre.

En l’absence de mobilier suffisamment explicites, le cimetière est provisoirement daté, par étude radiométrique, entre le milieu du V^e siècle et le milieu du IX^e siècle. L’étude en cours permettra de préciser l’organisation de l’espace funéraire et sa datation.

1 Inrap/ UMR 5138 ArAr.

2 Inrap/ UMR 5199 PACEA.



Fig. 1. Saint-Pierre-en-Faucigny, salle basse.

L' « église funéraire » du monastère mérovingien du Saint-Mont (Saint-Amé, Vosges)

Thomas CHENAL¹ et Axelle GRZESZNIK²

Mots-clés : Saint-Mont, Vosges, abbaye, mérovingien, Antiquité tardive, funéraire, site de hauteur

Le Saint-Mont, montagne du piémont méridional vosgien, surplombe la vallée de la Moselle entre Remiremont et Saint-Amé. Il est le lieu d'implantation d'un monastère d'obédience luxovienne aux alentours 620 d'après les hagiographies de ses saints fondateurs, Saint-Amé et Saint-Romarc, mais trouverait son origine dans le patrimoine foncier du second, leude austrasien, et dans les ruines d'un *castrum* antérieur. Si une occupation tardo-antique sur le site est attestée par des vestiges et du mobilier archéologique, celle d'un *castrum* n'est pas prouvée malgré des recherches poussées sur le système d'enceinte qui entoure son sommet. Cependant, il est possible de restituer des éléments de la topographie du monastère mérovingien, dont l'histoire se poursuit jusqu'au XI^e siècle puis jusqu'à la Révolution à l'occasion de différentes occupations monastiques successives. Cette parure monumentale se répartie sur des plateformes géologiques anthropisées, orientées vers la vallée, et dont le caractère ostentatoire semble évident. Sur l'une de ces plateformes intermédiaires, la chapelle médiévale Sainte-Claire est construite sur un édifice plus ancien et semble-t-il daté de l'occupation mérovingienne, mais trouverait des éléments de datation plus ancien encore selon des analyses radiocarbones.

Le dispositif funéraire se caractérise par la présence reconnue de 67 tombes maçonnées trapézoïdales, appelées *formae*. Cet agencement funéraire est atypique, rare et ici particulièrement bien documenté. Il forme, dans la nef de l'édifice, un ensemble exceptionnel de par sa densité mais aussi par son plan, la régularité des tombes, leur forme et leur aménagement interne. Les annexes à cet espace sépulcral spectaculaire ont été fouillées. L'une d'entre elles a accueilli l'ossuaire médiéval et peut-être moderne du Saint-Mont, lui-même déjà fouillé et purgé dans la seconde moitié du XX^e siècle à l'occasion des premières opérations archéologiques menées sur le site.

La communication se propose de faire la synthèse des données connues sur ce site, mais plus particulièrement des fouilles menées sur les espaces monastiques et funéraires en questionnant les liturgies qui pourraient y être associées, tout en incluant les aspects paysagés étudiés dans un programme de recherche récent.



Fig. 1. Vue du sommet du Saint-Mont et édifice funéraire en cours de fouille (T. Chenal).

1 Chercheur associé au CNRS UMR 6298 ARTEHIS/Ville de Besançon thomas.chenal@besancon.fr.

2 Chercheur associée au CNRS UMR 6298 ARTEHIS/CEM. axelle.grzesznik@cem-auxerre.fr

Notre-Dame de Gironde-sur-Dropt (Gironde), une église édifiée *a novo* entre VIII^e et IX^e siècle en Bazadais septentrional

Hervé GAILLARD¹ et Petra URBANOVÁ²

Mots-clés : église, carolingien, architecture, datation

En trois campagnes (2011, 2016, 2020), l'église de Gironde-sur-Dropt a bénéficié du regard croisé de l'histoire de l'art (C. Gensbeitel), de l'archéologie (H. Gaillard) et de l'archéométrie (P. Guibert et P. Urbanová).

L'église Notre-Dame relevait d'une *villa* dite de *Villanova* au X^e siècle. Elle rejoint « avec ses clercs » le temporel du prieuré bénédictin de la Réole, fondé en 977, à quelques kilomètres à l'est, sur la même rive de la Garonne. À cette occasion, un partage des droits avec l'évêque de Bazas est tout de même établi, qui génère de nombreuses chicanes entre prieuré et chapitre cathédral encore à la fin du XII^e siècle. La question s'est d'emblée posée sur l'origine de cette église de *Villanova*, son statut - monastique ? - avant le partage. Le paysage monumental alentour a été évoqué au début du XI^e siècle par Aimon (*Miracula*, II), biographe d'Abbon de Fleury, qui signale les ruines d'un palais de Charlemagne (*Cassinogilum* - Casseuil), mis à bas par les Normands, en interpolant une mention d'Eginhard sur le palais de Chaseneuil du Poitou. Aimon mentionne dans les parages du pseudo-palais ruiné deux églises dont une « voûtée en briques avec art » abritant un sarcophage d'enfant que la tradition attribue au frère jumeau de Louis le Pieux, Lothaire mort à deux ans. Faute d'accréditer une présence royale ici, on ne peut que constater dans ce pays une organisation ecclésiale structurée, dans laquelle l'église de Gironde trouve place. Sa fondation relève peut-être d'un ancrage dans l'extension récente du diocèse de Bazas au-delà de la Garonne.

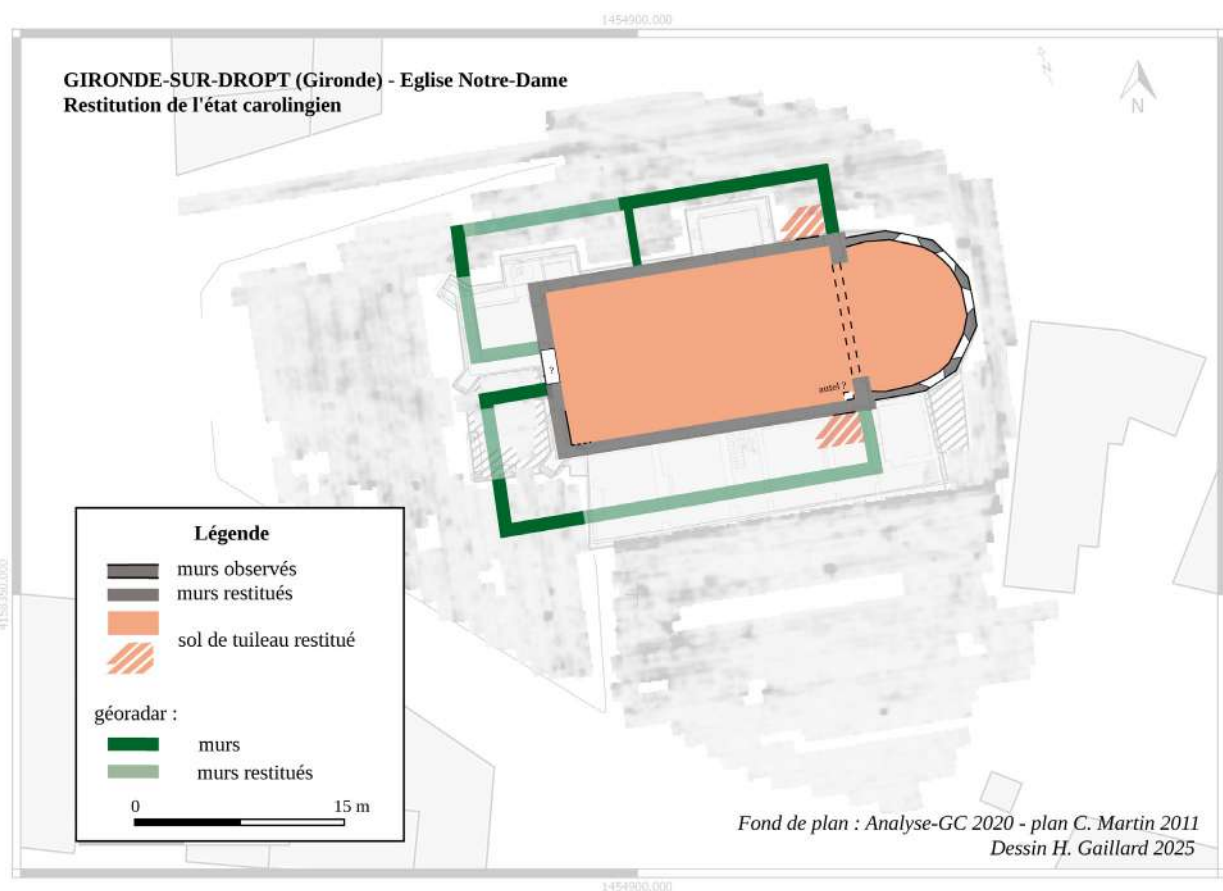
Du point de vue de son architecture, l'édifice de Gironde est aujourd'hui composé d'une vaste nef unique élevée au XV^e siècle, mais son chevet polygonal à sept pans trahit, malgré d'importants remaniements au XIX^e siècle, une disposition singulière et ancienne, jamais remarquée avant le début de l'enquête. Sur le chevet, l'élévation est construite en moellons de provenance locale, relativement peu façonnés mais régulièrement assisés. L'usage de la brique est anecdotique malgré la qualité du substrat argileux local. Les joints sont rubanés, quelquefois tirés au fer. Au contact des pans, des blocs retaillés pour épouser les angles obtus sont disposés en besace, en remployant parfois des claveaux probablement d'origine antique. L'étude des élévations du chevet autorise aujourd'hui la restitution d'un chœur puissamment éclairé par cinq baies au large ébrasement, selon une formule proprement inédite. Au registre du plan de l'église, la nef actuelle semble reprendre celui d'origine ; la fouille et la prospection géoradar des abords révèlent même à l'extérieur deux galeries contre les gouttereaux, abritant des annexes et augmentant encore la taille du complexe. Tous les espaces intérieurs (nef, galerie, chevet) reçoivent un épais et solide sol de tuileau.

Ce premier état est évalué par le radiocarbone entre la seconde moitié du VIII^e et la fin du IX^e siècle. En appui, la méthode de datation par luminescence optiquement stimulée a été appliquée sur le mortier prélevé dans la maçonnerie du chevet, sur les sols et murs primitifs de la nef et des annexes. Les résultats se révèlent parfaitement cohérents avec la datation radiocarbone.

L'étude parvient à un point d'étape qui permet d'illustrer un cas d'édifice neuf, correctement daté au début de l'époque carolingienne, adoptant quelques procédés anciens de construction mais relevant surtout d'un choix architectural original dans le dessin de son chevet.

1 Ingénieur de recherche SRA Nouvelle-Aquitaine, UMR 5607 Ausonius herve.gaillard@culture.gouv.fr.

2 Ingénieure de Recherche CNRS, UMR 6034 Archéosciences-Bordeaux petra.urbanova@u-bordeaux-montaigne.fr.



Les chevets à pans coupés du haut Moyen Âge dans l'espace aquitain : réflexion sur la pérennité d'une formule architecturale

Christian GENSBEITEL¹

Mots-clés : églises, chevets, absides à pans coupés, Aquitaine, haut Moyen Âge

Grâce à l'impulsion donnée il y a une quinzaine d'années par le programme ANR CARE, nos connaissances de l'architecture religieuse du haut Moyen Âge ont progressé, en particulier dans l'espace aquitain. Un certain nombre de découvertes ont permis d'enrichir le corpus de monuments parfois encore conservés en élévation, mais qui n'avaient pas ou que peu attiré l'attention des archéologues et des historiens de l'art. Dans le prolongement de la communication proposée par Hervé Gaillard et Petra Urbanova sur l'église de Gironde-sur-Dropt et en partant des caractéristiques de cet édifice exceptionnellement préservé, il paraît opportun d'esquisser une approche synthétique des variantes d'une formule architecturale qui a manifestement connu une certaine pérennité entre le IV^e et le X^e siècle (Reynaud 1998) et qui devait encore connaître de beaux jours dans le Second Moyen Âge. Les chevets à pans coupés, qui prennent probablement racine dans certaines constructions de l'Antiquité tardive, tant civiles (villa de Plassac, villa de Montcaret) que religieuses (Aquilée, Saint-Just et Saint-Irénée de Lyon, Saint-Césaire d'Arles, première cathédrale de Bordeaux), constituent un des fils rouges de l'architecture chrétienne de la Gaule durant le haut Moyen Âge. On retrouve également une variante de cette forme sur la basilique paléochrétienne de Saint-Bertrand-de-Comminges. L'exemple relativement bien conservé de Civaux, de même que celui de Vouneuil-sous-Biard, connu seulement par les fouilles, nous montrent que ce modèle d'exèdre ou d'abside à 3, 5 ou 7 pans a constitué une référence majeure durant les premiers siècles du Moyen Âge dans le nord de l'espace aquitain. Si le chevet de la Daurade de Toulouse est apparu pendant longtemps comme un cas d'espèce, il semble que le sud de l'Aquitaine comprenne bien plus d'exemples de ce type, dans des dimensions plus ou moins modestes, qu'illustrent parfaitement l'église de Gironde-sur-Dropt, mais aussi, plusieurs autres édifices de la vallée de la Garonne, tels que l'église voisine de Caudrot, réputée être construite sur un « palais carolingien » ou celle de Sérignac-sur-Garonne, en Agenais, qui conserve, malgré ses transformations romanes, l'enveloppe d'un chevet à pans coupés antérieur à l'an Mil. Ce tour d'horizon aquitain permettra d'évoquer différents aspects de ces absides (variantes de plan intérieur/extérieur, relation aux fondations, traitement des élévations, ouvertures...) et sera élargi à l'évocation d'un corpus plus large, auquel se rattachent des édifices prestigieux tels que la basilique de Saint-Denis ou l'église Notre-Dame-de-Béthléem de Ferrières-en-Gâtinais.

Bibliographie :

GAILLARD H. et GENSBEITEL CH., « L'église Notre-Dame de Gironde-sur-Dropt : une église préromane en Aquitaine ? », *L'Entre-deux-Mers et son identité. Saint-Ferre, Pellegrue et Massugas, Actes du 14^e colloque de l'Entre-deux-Mers*, Camiac-et-Saint-Denis, 2015, p. 25-31.

GENSBEITEL CH. et DUMAINE-LÉVESQUE L., « Notre-Dame de Sérignac-sur-Garonne. Une église préromane en Agenais ? », *Actes des XXIV^e Rencontres d'archéologie médiévale en Périgord. Jeunesse et châteaux, Périgueux, 23-25 septembre 2016, Ausonius*, Pessac, 2017, p. 167-181.

Jean-François REYNAUD, *Lugdunum christianum. Lyon du IV^e au VIII^e siècle : topographie nécropoles et édifices religieux*, Editions de la Maison des Sciences de l'Homme, Paris, 1998.

¹ Université Bordeaux Montaigne, UMR 6034 Archéosciences Bordeaux. christian.gensbeitel@u-bordeaux-montaigne.fr

L'église Saint-Pierre de Sainte-Christie d'Armagnac et l'architecture religieuse du X^e siècle dans le diocèse d'Auch

Yoan MATTALIA¹

Mots-clés : Architecture religieuse, topographie funéraire, techniques de construction, X^e siècle

En 1979, Michelle Gaborit émettait dans sa thèse de doctorat l'hypothèse, sans toutefois pouvoir véritablement la confirmer, d'une datation plus ancienne de certaines églises du sud-ouest de la France édifiées en petit appareil de moellons et traditionnellement datées du XI^e siècle². Cette idée fut confortée trente ans plus tard par les recherches de Marie-Geneviève Colin qui ajoutait de nouveaux édifices à cette liste et mettait finalement en évidence la conservation, en élévation, d'églises probablement édifiées au X^e siècle³.

Les travaux en cours sur l'église paroissiale Saint-Pierre de Sainte-Christie-d'Armagnac menés dans le cadre d'un Projet Collectif de Recherche sur ce village gersois⁴ permettent, d'une part, de confirmer ces anciennes hypothèses et, d'autre part, d'ouvrir de nouvelles perspectives de recherche sur la question de l'architecture religieuse du X^e siècle dans le diocèse d'Auch.

L'église Saint-Pierre dont le statut originel et la fonction première, peut-être funéraire, sont méconnus, est conservée sur plus d'une dizaine de mètres d'élévation. L'édifice est érigé au sommet d'une colline, sur une nécropole actuellement datée du IX^e siècle qui accueille des sépultures en pleine terre et des sarcophages. Le chœur de l'église, de plan carré, possédait une élévation initialement moindre que celle de la nef. Il est édifié au-dessus d'un sarcophage qui a été « emmotté » lors de la construction du chœur afin d'assurer sa préservation. Le chœur ouvrait sur une large nef unique charpentée par l'intermédiaire d'un arc triomphal. De grandes fenêtres cintrées, sans ébrasement, sont aménagées dans les murs gouttereaux nord et sud de la nef, ainsi que dans le mur de chevet. La mise en œuvre de l'église se caractérise par l'emploi d'un petit appareil de moellons de pierre calcaire noyés dans un mortier extrêmement dur. Des trous de boulins scandent l'élévation de l'édifice tandis qu'un sobre décor constitué d'un enduit peint de couleur beige peut être restitué à l'intérieur.

Or, le plan choisi pour cette église, son élévation ou les techniques de construction employées peuvent être observés dans des proportions diverses sur une série d'édifices religieux gascons qu'il s'agisse, par exemple, d'églises abbatiales bénédictines comme Saint-Pierre de Tasque, ou de petites églises paroissiales rurales comme Saint-Julien de Mouchès.

Il est donc possible aujourd'hui, à l'instar de ce qui a pu être mis en évidence dans d'autres régions⁵, de reconsidérer à nouveaux frais la question de l'architecture religieuse du X^e siècle en Gascogne et d'essayer de comprendre si les plans et les techniques de construction de ces édifices ecclésiaux s'inscrivent dans une tradition plus ancienne ou participent d'une forme de renouvellement architectural.

1 Éveha, UMR 5608 TRACES-Terrae.

2 Michelle GABORIT, *Les constructions en petit appareil au début de l'art roman dans les édifices religieux de la France du Sud-Ouest (Gers, Gironde, Landes, Lot-et-Garonne, Pyrénées-Atlantiques)*, Thèse de doctorat sous la direction de Jacques GARDELLES, Université Bordeaux-Montaigne, 1979, p. 112-113.

3 Marie-Geneviève COLIN, *Christianisation et peuplement des campagnes entre Garonne et Pyrénées, IV^e-X^e siècle, Archéologie du Midi Médiéval*, Supplément n° 5, 2008, p. 226-227.

4 Le Projet Collectif de Recherche « Sainte-Christie-d'Armagnac » est dirigé par Alain Champagne à l'Université de Pau et des Pays de l'Adour.

5 SAPIN CH., « Construire et réformer : nouvelles perspectives de recherche sur le bâti religieux au X^e siècle », dans IOGNA-PRAT D., LAUWERS M., MAZEL F. et ROSÉ I. (dir.), *Cluny, Les moines et la société au premier âge féodal*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2013, p. 421-438 ; HEBER-SUFFRIN F. et SAPIN CH., *L'architecture carolingienne en France et en Europe*, Paris, Éditions Picard, 2021, p. 216-220.



Fig. 1. Vue du mur de chevet de l'église Saint-Pierre de Sainte-Christie-d'Armagnac et d'une fenêtre bouchée, X^e siècle.

Nouvelles recherches sur les édifices religieux mosans du Premier Moyen Âge

Sophie DE BERNARDY DE SIGOYER, Frédéric CHANTINNE, Emmanuel DELYE, Carole HARDY, Denis HENRARD, Philippe MIGNOT, Brigitte NEURAY, Guillaume MORA-DIEU & Line VAN WERSCH¹

Mots-clés : vallée mosane, topographie, espace ecclésial, techniques et matériaux de construction.

Plusieurs sites emblématiques du Premier Moyen Âge mosan font l'objet d'interventions archéologiques ou de relectures critiques dont Amay, Andenne, Chèvremont, Herstal, Liège, ou encore Stavelot. Pour cette période, les familles aristocratiques ayant des possessions dans cette région et/ou tentant d'y asseoir leur autorité mènent une politique active de fondation de lieux de culte. En lien étroit avec le projet CARE, les données engrangées par les recherches en cours permettent de réévaluer plusieurs thématiques au cœur de cette rencontre.

Le panorama des sites concernés indique généralement leur intégration à des lieux qui occupent une place stratégique au sein du paysage et des réseaux de circulation, sans savoir dans quelle mesure cette tendance relève d'un biais de la recherche. Ces églises sont souvent multiples et s'intègrent au sein d'ensembles monumentaux plus vastes, qu'il soit préexistant ou non, et sont à comprendre comme des éléments constitutifs de complexes architecturaux rassemblant différentes fonctions imbriquées.

La mise en œuvre de fouilles extensives permet dans certains cas de considérer la topographie funéraire des sites étudiés, pour lesquels des secteurs de recrutements spécifiques se dévoilent peu à peu. Par ailleurs, la mise en évidence des sépultures privilégiées joue un rôle important dans la compréhension de ces espaces ecclésiaux. Dans ce cadre, notre attention se portera sur les inhumations en sarcophage importés, dont l'usage apparaît, à ce titre, significatif.

Même si la restitution du plan des églises héritées du Haut Moyen Âge est parfois hasardeuse, eu égard à leur état de préservation, les questions de typologie architecturale seront abordées et ce, en termes de variabilité des gabarits et d'orientations des édifices, de présences de galeries claustrales ou d'atrium, ou encore de configuration des avant-corps (présence d'une tour, d'abside occidentale). La reconnaissance éventuelle d'installations liturgiques et leurs évolutions seront également questionnées (identification des autels, disposition des ambons, *solea* ou chancel). Par ailleurs, le recours aux datations ¹⁴C affine notre compréhension de la chronologie des sites étudiés et par là, leur reconfiguration au cours du temps.

L'étude des matériaux et des techniques de mise en œuvre constitue un champ d'étude privilégié pour la recherche actuelle, en particulier au travers des analyses archéométriques. Avant l'an mil, l'usage du mortier de chaux et sa préparation méthodique par des artisans spécialisés a laissé des traces sous la forme de malaxeurs. Par ailleurs, les terres cuites architecturales ne sont pas l'apanage du sud de l'Europe. Elles sont couramment fabriquées, sans doute à proximité des chantiers, mais également récupérées de bâtiments antiques. Les verriers ont également œuvré pour produire des vitraux et tesselles de mosaïques. Ces objets, tout comme les enduits et décors muraux, parfois peints, bouleversent nos représentations des édifices religieux du V^e au X^e siècle.

1 Sophie DE BERNARDY DE SIGOYER, Frédéric CHANTINNE, Denis HENRARD, Philippe MIGNOT, Guillaume MORA-DIEU et Brigitte NEURAY - Agence wallonne du patrimoine ; Hardy CAROLE, Espace muséal d'Andenne ; Emmanuel DELYE et Line VAN WERSCH - Université de Liège.



Fig. 1. Herstal, place Licourt, édifice religieux à abside en court de décapage, photo AWaP.

Le *Corpus Architecturae Religiosae Europae* (CARE) en Wallonie. Apports sur les aménagements liés aux circulations en contexte monastique

Frédéric CHANTINNE, Charles DESCHUYTENEER, Inès LEROY et Philippe MIGNOT¹

Mots-clés : Banque de données, organisation et circulations, topographie, architecture et archéologie chrétiennes, Belgique, Wallonie

Pour mettre en œuvre le projet CARE, les services de l'archéologie du Service Public de Wallonie ont établi une collaboration interinstitutionnelle. Grâce à des subventions octroyées depuis 2012 par les ministres régionaux en charge du Patrimoine successifs, le projet repose sur deux équipes qui instruisent les dossiers monographiques des vestiges, monuments et ensembles architecturaux. Dès le départ, nous avons voulu en confronter les sources écrites aux données archéologiques. Le *Centre de recherches en archéologie nationale* de l'UCLouvain est chargé de l'analyse archéologique tandis que celle des textes a été confiée à l'*Unité de recherches d'Histoire, Arts, Cultures des Sociétés Anciennes, Médiévales et Modernes* de l'Université libre de Bruxelles. Ces subventions permettent à des chercheurs rémunérés de travailler sous la houlette des responsables du projet au sein des trois institutions.

La mise en ligne a été initiée sur le wiki français de CARE : <https://care.huma-num.fr/be/>.

En remettant à jour la documentation ancienne d'une centaine de dossiers d'investigations archéologiques depuis le milieu du siècle dernier, les sites paraissent sous un jour nouveau. Leur lecture analytique intègre la documentation de terrain disponible, révélant parfois des observations jusqu'alors inaperçues. Elle débouche sur plusieurs constats. Le cadre normatif des dossiers monographiques dont on s'attendrait à ce qu'il uniformise les données et ne constitue qu'une accumulation assez monotone a, en réalité, produit l'inverse. Les informations archéologiques mises en perspective dans un cadre historique reconsidéré permettent de mieux appréhender les infrastructures religieuses dans leur contexte. Pour d'autres dossiers, de nouvelles découvertes et de nouvelles datations archéométriques ont permis de revoir et préciser les chronologies. C'est notamment le cas de Nivelles, Fosses-la-Ville, plusieurs églises de Liège, Lobbes, Saint-Hubert, Soignies. Il en ressort de nouvelles réflexions concernant les dispositifs liturgiques, et la compréhension de l'environnement des espaces et des circulations au sein des complexes communautaires.



Fig. 1. Abbaye de Nivelles, opération archéologique 2010 (Photo. G. Focant@SPW).

¹ Frédéric Chantinne et Philippe Mignot – Agence Wallonne du patrimoine ; Charles Deschuyteneer, Université Libre de Bruxelles ; Inès Leroy, Centre de recherches d'archéologie nationale - UCLouvain.

L'abbaye de Stavelot, des origines à l'an mille

Synthèse des recherches archéologiques

Brigitte NEURAY¹

Mots-clés : monastère, organisation spatiale, sépultures, sarcophage, décor.

Les édifices religieux du haut Moyen Âge mis au jour sur le site de l'abbaye de Stavelot (B) font l'objet d'une monographie qui sera publiée dans la série des « Études et Documents. Archéologie » de l'Agence wallonne du patrimoine (AWaP) fin 2025. Consacré aux quatre premiers siècles du monastère, cet ouvrage est le fruit d'un travail collectif qui vise la valorisation des connaissances relatives aux traces matérielles laissées par la communauté religieuse avant l'an mille. Le réexamen de la documentation archéologique associé aux études et analyses du matériel mis au jour a ouvert plusieurs pistes de réflexions et soulevé de nouvelles hypothèses. Replacées dans le contexte historique régional et éclairées par une relecture attentive des sources disponibles, ces données aboutissent aujourd'hui à une réinterprétation de l'évolution des bâtiments monastiques durant les quatre premiers siècles.

Trois états architecturaux ont pu être restitués. Le premier état, qui s'étend de la fondation (milieu VII^e siècle) à la fin du VIII^e siècle, voit la construction de deux édifices à vocation cultuelle : un petit édifice funéraire longé au nord par une aire sépulcrale sur laquelle l'église est implantée dans un second temps, parallèlement au bâtiment funéraire. Ces deux édifices religieux ont chacun accueilli une sépulture en sarcophage occupant une position privilégiée.

Le second état (IX^e siècle) est principalement marqué par la présence d'activités artisanales pratiquées à proximité des édifices religieux et liées à leur embellissement : fabrication de plombs de vitraux mais aussi production verrière potentiellement tournée vers la confection de tesselles de mosaïques dorées. Associés à des enduits peints, des pavés de pierre ornementale, ces artefacts documentent ainsi la riche décoration mise en place dans l'église à l'époque carolingienne.

Le troisième état (X^e-début XI^e siècle) révèle une profonde transformation du site après l'incendie de la fin du IX^e siècle, traditionnellement attribué aux Vikings. L'église est agrandie et transformée : remplacement du sanctuaire primitif par une abside, adjonction d'un avant-corps occidental, partition de la nef entre laïcs et religieux. À l'est, un édifice aux puissantes fondations abrite la sépulture privilégiée d'un abbé et préfigure la crypte semi-entermée élevée à cet endroit un siècle plus tard. Au sud, un premier cloître suit une orientation divergente. De grande envergure, il intègre déjà un lavabo circulaire.

La communication exposera ce nouveau phasage des bâtiments religieux et les avancées significatives réalisées dans l'interprétation des données archéologiques, comme la chronologie et la fonction des premiers édifices, l'identification de cette première « crypte » au X^e siècle ou encore la question du décor carolingien de l'église et de sa mise en œuvre à proximité immédiate du bâtiment, bien documentée grâce aux études du matériel mis au jour.

1 Service public de Wallonie, Agence wallonne du patrimoine (AWaP), Direction de la zone Est.

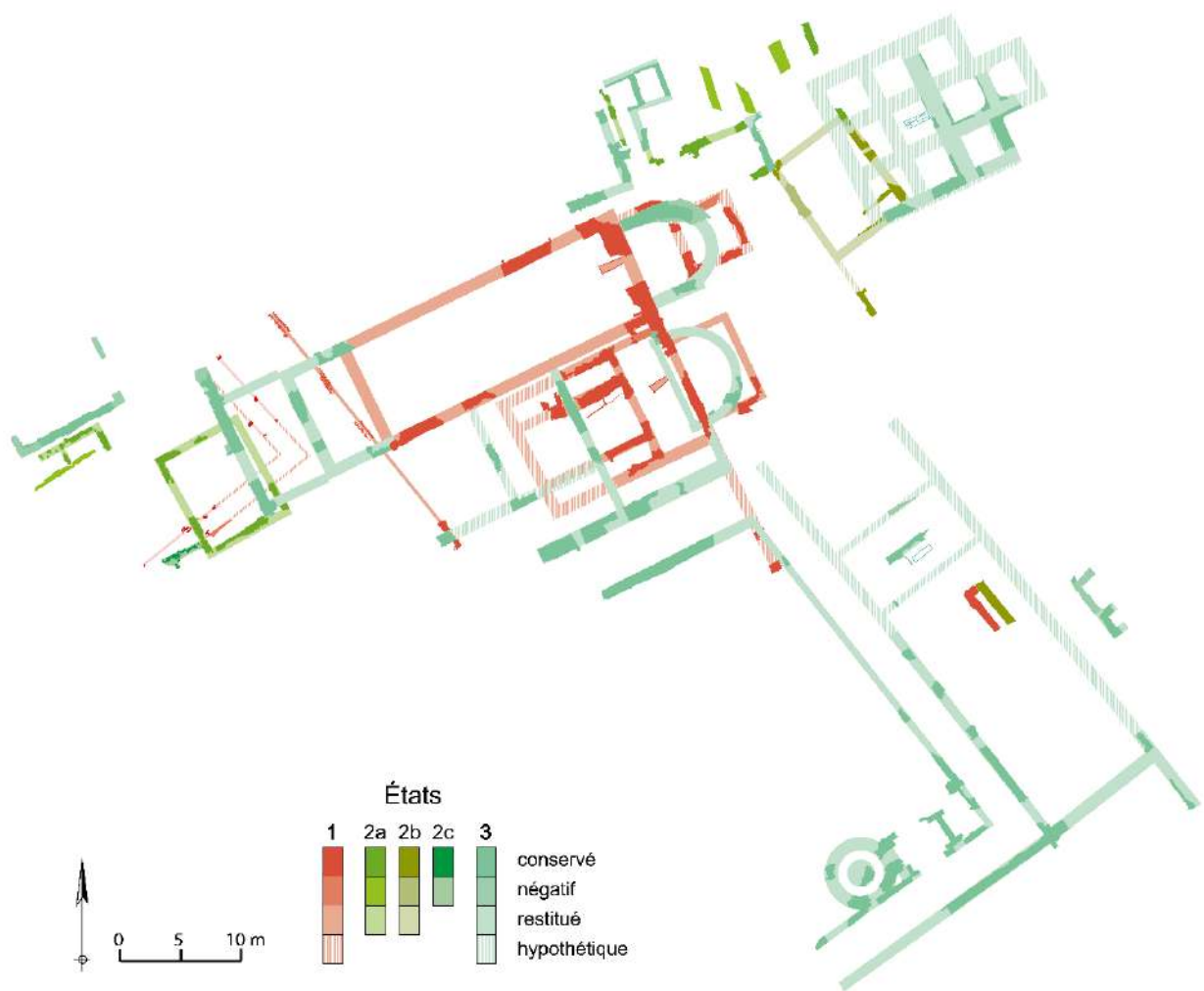


Fig. 1. Plan des édifices du haut Moyen Âge, © SPW-AWAP

Le site altomédiéval de « Califour et Rego Loungo » à Cintegabelle (Haute-Garonne)

Alexis CORROCHANO¹ et Chloé GIRARDI²

Mots-clés : Cimetière ; silos ; fours ; établissement ; alimentation.

Les fouilles préventives menées en 2019 sur la commune de Cintegabelle, au lieu-dit « Califour et Rego Loungo », dans le cadre du projet de construction d'un collège, mené par le Conseil départemental de la Haute-Garonne, ont permis la découverte, sur une surface de 1,3 ha, de plus de 720 vestiges archéologiques datés entre l'Antiquité et le Moyen Âge principalement.

Concernant l'Antiquité tardive, les découvertes d'un trésor monétaire du III^e siècle (dans une amphore couchée de type Almagro 51c), d'un fossé rectiligne comblé au V^e siècle et surtout d'un grand mausolée à hypogée (datable par comparaison régionale des IV^e-V^e siècles) témoignent d'une occupation notable, probablement en lien avec un domaine rural et ses propriétaires.

C'est au premier Moyen Âge (VII^e-XI^e siècles) que le site a été plus intensément occupé, avec la présence d'un lieu d'inhumation dont près de 430 sépultures ont été identifiées. La grande majorité des tombes n'a pas révélé de matériau pérenne (elles devaient être fréquemment aménagées en coffrage ou avec une couverture en bois), mais un petit lot de tombes des VII^e-VIII^e siècles se caractérise par une architecture en galets et briques (récupérées dans les vestiges antiques ?). Dans l'ensemble, le mobilier funéraire est très rare (quelques boucles de ceinture, des agrafes à double crochet, une fibule symétrique, quelques couteaux). L'analyse anthropologique révèle une population rurale au niveau de vie modeste, marquée par des pathologies liées à des activités agricoles que l'on devine éprouvantes. L'organisation de l'ensemble funéraire, avec des tombes en rangées, parfois sur plusieurs niveaux et en plusieurs noyaux, et la présence possible d'un bâtiment ecclésial (n'apparaissant qu'en négatif), suggère une organisation sociale structurée et évoluant au fil des générations.

Outre les sépultures, de nombreuses structures domestiques et artisanales (de nombreux silos, des fosses, des enclos fossoyés, une dizaine de fours) ont été mises au jour, témoignant d'activités agricoles et d'une implantation rurale aux abords de la nécropole. Quelques trous de poteau ont été identifiés, dont un ensemble cohérent permet d'isoler un bâtiment au sud. L'étude des restes fauniques et carpologiques révèle une alimentation typique des populations rurales de l'époque, avec la triade domestique habituelle (et complétée par la volaille) et une polyculture céréalière (blé, orge, millet) ainsi que la présence de la vigne (dont la culture est probable sur le site, grâce à la découverte d'une zone de fosses de plantation dès cette période dans la région toulousaine). L'abondance de fours culinaires et l'analyse des silos renseignent sur les pratiques de stockage et de consommation de cette communauté.

À partir du Moyen Âge central (XI^e-XIII^e siècles), l'activité funéraire cesse tandis que l'occupation rurale décline : des silos et quelques fosses témoignent de la persistance temporaire d'activités agro-pastorales sur site. Enfin, les vestiges d'un parcellaire agricole témoignent d'une totale mise en culture du secteur aux époques moderne et contemporaine. L'abandon du site de Califour et Rego Loungo est probablement lié au développement important que connaît, quelques centaines de mètres plus à l'est, le village actuel de Cintegabelle devenue châellenie royale à la fin du XIII^e siècle.

1 Éveha, UMR 5608 TRACES, alexis.corrochano@eveha.fr.

2 Éveha, UMR 5140 ASM, chloe.girardi@eveha.fr.



Fig. 1. Cintegabelle - Individu inhumé dans le silo comblé 1202 et daté des IX^e-X^e siècle (G. Seguin, Évcha 2019).



Fig. 2. Cap des Pènes à Montsérié (Cl. Venco).

L'établissement de hauteur alto-médiéval (IV^e-VII^e siècle) du Cap des Pènes à Montsérié (Hautes-Pyrénées) : un cas original d'architecture circulaire complexe en terre crue, bois et pierres dans les Pyrénées centrales

Clément VENCO¹

Mots-clés : Pyrénées centrales, Habitat perché, Architecture, Bois, Terre crue

L'établissement de hauteur du Cap des Pènes à Montsérié (Hautes-Pyrénées) se développe à 750 m d'altitude sur le plateau sommital d'une colline dominant la vallée de la Neste en bordure du versant septentrional de la chaîne pyrénéenne. La fréquentation du site qui s'inscrit sur la longue durée est d'abord marquée par la présence d'un habitat fortifié protohistorique occupé jusqu'à la fin de Seconde Âge du Fer, puis par l'implantation d'un sanctuaire antique (I^{er}-V^e siècle apr. J.-C.), et enfin par la réoccupation partielle du plateau sommital durant l'Antiquité tardive et le début du haut Moyen Âge.

Connu depuis le XIX^e siècle, le site a bénéficié récemment d'une reprise d'étude sous la direction de Clément Venco (TRACES). Depuis 2016, plusieurs opérations archéologiques ont été réalisées sur la colline – prospections pédestres (2016-2017), sondages (2018), Lidar (2020), chantier des collections (2021), fouille triennale (2022-2025) –, d'abord lors de travaux de thèse, puis aujourd'hui dans le cadre un projet d'étude et de valorisation porté par les collectivités territoriales et la commune de Montsérié.

Ces recherches ont permis un renouvellement complet des connaissances sur les différentes phases d'occupation du site mais aussi et surtout la mise en évidence d'un établissement de hauteur inédit daté des IV^e-VII^e siècle apr. J.-C. Ce dernier, sur lequel se concentrent les recherches du programme triennal en cours, se caractérise par l'installation d'une dizaine de bâtiments circulaires semi-enterrés de 5 m à 8 m de diamètre qui semblent pour l'instant être un *unicum* à l'échelle de la Gaule. En effet, ces bâtiments, excellemment bien conservés et qui comptent plusieurs phases de reprise, présentent une architecture complexe combinant de très nombreux poteaux et piquets en bois, des élévations en terre crue mais également des aménagements en mortier de chaux et en pierres sèches. L'absence apparente de fortification associée à la répartition assez lâche des bâtiments invitent à s'interroger sur leur fonction et plus largement sur le statut du site dans une période marquée par la transformation de l'habitat et la réorganisation des pôles de puissance à l'échelle des territoires.

Bibliographie :

VENCO C., « Les établissements perchés tardo-antiques en territoire convène. Premières données », *Archéologie du Midi Médiéval*, t. 37/38, (2019/2020), 2021, p. 311-336.

VENCO C. (dir.), *La colline du Cap des Pènes (Montsérié-65). L'habitat fortifié protohistorique et l'établissement de hauteur alto-médiéval*, Rapports de Fouille programmée, Toulouse, SRA Occitanie, 2022, 2023 et 2024.

1 Chercheur associé au Laboratoire TRACES UMR 5608.

Les verres de la fin de l'Antiquité et de la période wisigothique du *Castrum Caucoliberi* (Collioure, Pyrénées-Orientales)

Inès PACTAT¹, Jordi MACH², Olivier PASSARRIUS³ et Jérôme BÉNÉZET⁴

Le village de Collioure se situe au sud de la plaine du Roussillon, au pied du massif des Albères qui constitue l'extrémité orientale de la chaîne des Pyrénées. Sa situation géographique originale, niché au fond d'une baie, a favorisé la création d'un établissement portuaire, l'un des rares ouverts directement sur la mer, de Marseille aux Pyrénées. L'agglomération connaît une occupation irrégulière qui alterne avec des hiatus importants. Fondé durant la seconde moitié du VI^e siècle av. n. è., l'*oppidum* connaît un abandon durable entre le milieu du II^e siècle av. n. è. et le milieu du IV^e siècle où une fortification est construite à l'extrémité orientale de la plateforme, désormais sous le château féodal. À partir de la fin du V^e siècle ou durant les premières décennies du VI^e siècle, le château polarise un habitat qui couvre l'ensemble de l'*oppidum*. Il est abandonné vers 550 et seule la fortification subsiste. Collioure est alors mentionné en 673 par Julien de Tolède lors de la prise du *Castrum Caucoliberi* par le roi Wamba. Ce n'est que dans le courant du XII^e siècle que l'on observe un nouveau dynamisme et une réoccupation de ce que l'on appellera la « ville haute ». Entre 2016 et 2019, les espaces ouverts du château de Collioure ont fait l'objet d'une fouille archéologique préventive qui a permis, entre autres, l'étude de vestiges tardo-antiques qui, même s'ils sont mal conservés, mettent en lumière l'histoire de Collioure durant l'Antiquité tardive et le haut Moyen Âge.

L'étude de l'ensemble des lots de verre mis au jour, confiée à J. Mach et I. Pactat, a révélé la place substantielle accordée au verre au cours de cette période d'occupation. Malgré une forte fragmentation, liée à un usage domestique, la vaisselle en verre s'inscrit dans les typologies connues pour l'aire méditerranéenne, où les formes ouvertes prédominent. L'occupation des IV^e-V^e siècles est matérialisée par des coupes, des cornets et des gobelets à bord coupé à froid, décorés ou non de pastilles colorées. Dès la seconde moitié du V^e siècle, apparaissent des gobelets et des coupes à filets blancs, puis de nombreux verres à tige courte et creuse. La découverte d'un verre à tige haute et pleine figure parmi les maigres attestations d'une fréquentation du château entre le milieu du VII^e et le VIII^e siècle, soit contemporanément ou postérieurement au siège du roi Wamba. L'originalité du corpus de verres, essentiellement daté donc entre la fin du IV^e et le VI^e siècle, est de compter également plusieurs formes de luminaire, plus rares en contexte domestique. Cet éclairage artificiel complétait la lumière naturelle qui provenait des ouvertures des bâtiments dont certaines étaient peut-être dotées de vitrages, puisqu'un verre plat a été retrouvé sur le site.

L'étude typo-chronologique de cet ensemble permet d'appréhender l'économie et les pratiques de consommation des occupants du *castrum*, puis de l'agglomération, et peut être mise en perspective à l'échelle régionale grâce à l'existence de plusieurs lots contemporains sur des sites de consommation, mais aussi issus d'épaves dans la baie de Port-Vendres et d'unités de production, comme l'atelier de verriers de Maguelone. La découverte de deux blocs de verre brut témoigne de la circulation de semi-produits proche-orientaux, assurée par voie maritime et favorisée par des lieux de transit comme le fut le port de Collioure. S'il est impossible de distinguer productions locales et importations, nous avons tout de même réalisé une série d'analyses de composition élémentaire des verres retrouvés sur le site afin de déterminer l'origine de la matière brute. Les résultats révèlent ainsi une évolution des productions primaires entre la fin de l'Antiquité et la période wisigothique, évolution qui peut être comparée à celle établie à partir du mobilier en verre de la péninsule ibérique⁵.

1 Laboratoire TRACES (UMR 5608), Université de Toulouse Jean-Jaurès, chercheure associée à l'IRAMAT (UMR 7065), Orléans.

2 Opera Vitri, doctorant Université Paris 8-Laboratoire ArScAn (UMR 7041), chercheur associé au LA3M (UMR 7298), Aix-en-Provence.

3 Service archéologique départemental des Pyrénées-Orientales. Centre de recherche sur les Sociétés et Environnements en Méditerranée (CRESEM), EA 7397, Université de Perpignan-Via Domitia.

4 Service archéologique départemental des Pyrénées-Orientales. UMR 5140 « Archéologie des Sociétés Méditerranéennes » (Montpellier-Lattes), équipe « Sociétés de la Préhistoire et de la Protohistoire ».

5 De Juan Ares (J.), Vigil-Escalera Guirado (A.), Cáceres Gutiérrez (Y.), Schibille (N.), Changes in the supply of eastern Mediterranean glasses to Visigothic Spain, *Journal of Archaeological Science*, 107, 2019, 23-31.



Fig. 1. Vue aérienne du château de Collioure (Cl. Philippe Benoist) et verres à tige courte wisigothiques (Cl. Inès Pactat).

L'habitat rural du haut Moyen Âge dans le Sud-Ouest de la France : réflexions sur une particularité

Marc BOURDOUX¹

Mots-clés : habitat rural, haut Moyen Âge, analyses spatiales et statistiques, Occitanie, Aquitaine

Malgré les apports récents de l'archéologie préventive, seulement une dizaine de sites d'habitats ruraux du haut Moyen Âge (V^e-XI^e siècle) ont été recensés dans le Sud-Ouest de la France (Aquitaine et Midi-Pyrénées). Ce constat, initialement établi en 2006 (CONTE et HAUTEFEUILLE, 2006) et approfondi en 2015 (HAUTEFEUILLE, 2020), a suscité une réflexion sur les causes possibles de cette faible densité de sites, d'autant plus que ce phénomène régional, qualifié d'« anomalie archéologique » (HAUTEFEUILLE, 2020), contraste avec la situation observée dans le reste du territoire métropolitain.

Cette recherche repose sur une analyse à l'échelle des anciennes régions Aquitaine et Midi-Pyrénées, enrichie par l'étude approfondie de deux fenêtres d'étude, en Lot-et-Garonne et ses abords, et entre Toulouse et Castres. Pour structurer ce questionnement, cinq hypothèses pouvant expliquer le manque de sites d'habitats ruraux du haut Moyen Âge ont été formulées et explorées dans une perspective essentiellement archéologique.

La question de la conservation des structures archéologiques sera examinée sous l'angle de l'impact de l'arasement agricole, de l'érosion naturelle et des propriétés des matériaux de construction. L'analyse du mobilier sera également abordée afin d'évaluer la précision des datations des occupations et des structures. Dans le même ordre d'idées, les méthodes archéologiques, parfois limitées pour identifier avec certitude les habitats ruraux, seront également interrogées pour évaluer leurs biais. Enfin, une hypothèse centrale sera discutée : celle de la pérennité de l'habitat sur le temps long. Cette dernière soulève la possibilité que les habitats actuels masquent des implantations anciennes en raison d'une continuité ou d'une réoccupation des sites entre le haut Moyen Âge et aujourd'hui.

Les observations issues des fenêtres d'étude, appuyées par une base de données dédiée, un atlas des sites et une méthodologie combinant analyse spatiale et documentaire, ont été confrontées aux résultats obtenus dans l'Aude, un territoire voisin où les habitats ruraux sont mieux documentés.

Le bilan obtenu suggère que la faible quantité de sites résulte d'un ensemble de facteurs dont l'impact varie selon les espaces. Parmi ces facteurs, la pérennité de l'habitat sur le temps long semble jouer un rôle clé, notamment dans certains territoires où l'absence de sites ne peut être attribuée à d'autres causes. Dans d'autres secteurs, le diagnostic archéologique conduit rarement à la fouille de l'emprise, alors que le décapage est souvent essentiel pour identifier avec certitude les habitats ruraux. D'autant plus que ce phénomène est accentué par la rareté des fouilles programmées et l'absence d'utilisation de matériaux pérennes dans la construction.

Bibliographie

CONTE P., HAUTEFEUILLE F. 2006, « Bilan de la commission interrégionale de la recherche archéologique (CIRA) du Sud-Ouest de mars 2003 à décembre 2006 : Périodes médiévale et moderne », *Bilan Scientifique Régional*, Aquitaine, p. 46-51.

HAUTEFEUILLE F. 2020, « Archéologie des peuplements du premier Moyen Âge dans le sud-ouest de la France : analyse d'une anomalie », dans Soulat J., Schneider L., et Hernandez J. (dir.), *L'habitat rural du haut Moyen Âge en France (V^e-XI^e siècles) : dynamiques du peuplement, formes, fonctions et statuts des établissements : actes des 36^e Journées internationales d'archéologie mérovingienne de l'AFAM, Montpellier, Musée archéologique de Lattes, 1^{er}-3 octobre 2015*, Carcassonne, France, C.A.M.L. éditeur, Centre d'archéologie médiévale du Languedoc (Mémoires de l'AFAM, 36), p. 227-250.

¹ Laboratoire TRACES (UMR 5608), équipe Terrae, doctorant ED TESC.

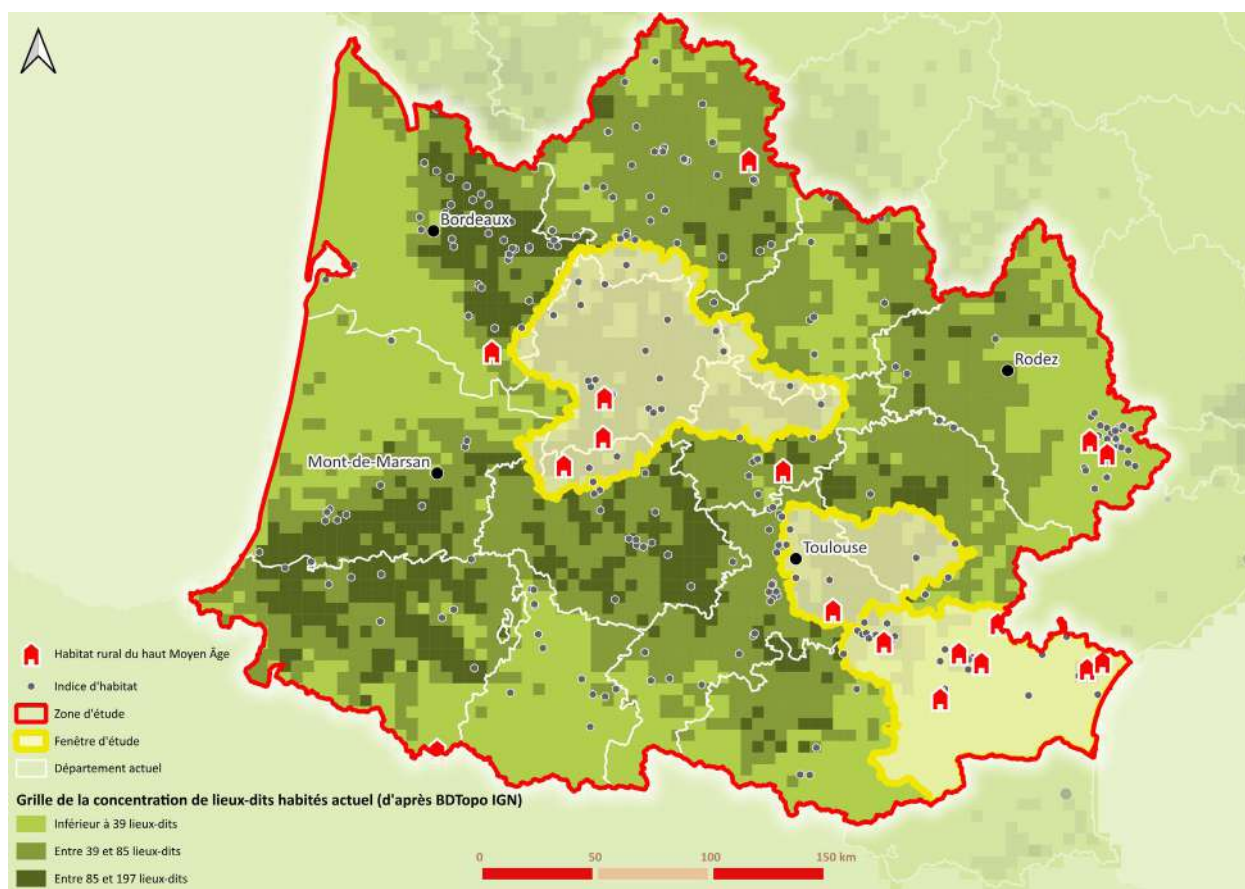


Fig. 1. Répartition des habitats ruraux et des indices d'habitat du haut Moyen Âge dans le Sud-Ouest de la France.

RÉSUMÉS DES POSTERS



Fig. 1. Ancienne église Saint-André de Belvèzet en cours de fouilles.

L'ancienne église Saint-André de Belvèzet (30) : découverte d'une occupation pérenne de la fin de l'Antiquité tardive à l'époque moderne

Adeline BARBE¹

Mots-clés : église, autel, architecture religieuse, sépultures, haut Moyen Âge, Antiquité tardive

Le projet de réhabilitation de l'ancienne église Saint-André à Belvèzet (30, Occitanie) sur un plateau dominant au nord la ville d'Uzès, a conduit à la prescription par le SRA Occitanie d'un suivi de travaux fin 2020. Précédé d'un diagnostic (RO : M.Ott, Inrap), les opérations ont ouvert plusieurs fenêtres restreintes d'étude, mettant au jour de nombreux vestiges allant de la fin de l'Antiquité à l'époque contemporaine. Outre les 51 structures funéraires repérées dont 25 ont pu être fouillées au moins partiellement, l'apport principal de ces opérations réside en la découverte inédite du sanctuaire alto-médiéval primitif daté des VII-VIII^e siècles.

Le premier vestige fortuitement découvert est une sépulture en bâtière, à l'est du chevet de l'ancienne église, sous un mur de terrasse qui enserre l'actuel sanctuaire. La tombe est datée par ¹⁴C entre le milieu du VI^e siècle et le milieu du VI^e siècle ap. J.-C. Deux sépultures découvertes fortuitement en 2015, à quelques mètres de la première semblent être rattachées à cette première phase d'occupation. Les tombes forment un premier ensemble funéraire pour lequel aucun sanctuaire n'est identifié en l'état.

L'occupation se poursuit avec l'implantation d'un premier lieu de culte. L'église est identifiée par la découverte des trois murs de son chevet, délimitant un espace quadrangulaire de 3,7 m de large par 1,55 m de profondeur dans l'œuvre. L'exercice du suivi de travaux n'a pas permis d'identifier son plan complet. À l'intérieur du chevet quadrangulaire est aménagée une structure maçonnée interprétée comme le massif de maçonnerie qui soutient le premier autel. La découverte d'un fragment de table d'autel mouluré, taillé dans un bloc de calcaire froid, à proximité immédiate du massif, corrobore cette hypothèse. Stylistiquement, la table d'autel est à rapprocher de celle de la chapelle Saint-Christophe de Puisserguier (34) et de l'ancienne prieurale du Monastier à Vagnas (04). L'analyse de cet élément (Y. Narasanawa) daterait le sanctuaire des VII-VIII^e siècles.

Des murs, en périphérie du sanctuaire ont été mis partiellement en évidence. Une concentration de tuiles, de type *tegulae*, interprétée comme une toiture effondrée a été observée en coupe. Il est tentant d'envisager la présence d'un aménagement (bâtiment ? murs de soutènement primitif ?) sur le flanc méridional de l'église, au moins dès le haut Moyen Âge, qui se développe vers le sud.

L'installation de l'église romane prend place directement sur les arases des murs précédents. Le nouveau sanctuaire, qui relève de l'évêché d'Uzès, suit vraisemblablement un plan en croix latine avec une nef, certainement unique à deux travées dont les murs gouttereaux sont munis de banquettes, un transept débordant ainsi qu'un chœur à abside semi-circulaire. Les récentes datations de sépultures appartenant à cette séquence permettent de fixer la construction du sanctuaire autour du premier tiers du XI^e siècle.

En parallèle, s'observe la colonisation du secteur par les tombes, tant en intérieur qu'en extérieur. C'est ainsi qu'un ensemble de 17 sépultures et 1 amas d'ossements ont été identifiés pour cette période. L'occupation du cimetière et du sanctuaire dans sa configuration romane va perdurer, voire s'intensifier, jusqu'à la fin du XV^e siècle.

Entre le XV^e-XVI^e et le début du XVIII^e siècle, intervient une troisième étape de construction qui se caractérise par la création de bas-côtés et de l'implantation d'un clocher sur le flanc nord de l'abside romane. Ces espaces sont gagnés sur le cimetière qui continue d'être en usage.

Vers le milieu du XVIII^e siècle, s'amorce une dernière grande étape d'aménagement avec le démantèlement de la façade romane et médiévale ainsi que l'ajout d'une travée à la nef. Cet agrandissement vers l'ouest est marqué par l'installation de deux murs au nord et au sud, d'environ 4 m de long, chacun disposé dans le prolongement des murs gouttereaux postérieurs et d'un troisième mur pignon d'un peu plus de 15,5 m (h. o.). L'espace extérieur de l'église est aménagé d'un parvis caladé, limité un muret et des bornes. Lors de l'installation du sol, de nombreuses sépultures ont été perturbées ou vidangées, comme le suggère de nombreuses concentrations d'ossements, sans connexion anatomique, disposés en vrac sous le niveau d'installation des galets. Les sépultures rattachées à cette période attestent de la poursuite de l'utilisation du cimetière à cette période, dont l'abandon est effectif à partir de 1858.

¹ INRAP Midi-Méditerranée, LA3M.

De nouvelles églises dans les établissements perchés et fortifiés du Jura (VI^e-IX^e s.) : Château-sur-Salins et le Mont Châtel

David BILLOIN¹

Mots-clés : églises, funéraire, haut Moyen Âge, établissements perchés et fortifiés, Jura

La présente contribution propose de dresser un rapide bilan de l'état des connaissances des premières églises rurales du haut Moyen Âge par une approche historiographique des édifices découverts sur le versant occidental du massif du Jura. Ce tour d'horizon intègre des observations plus ponctuelles et les arguments régulièrement avancés – à l'exemple des vocables présumés précoces – qui associés à d'autres, constituent des faisceaux d'indices en faveur de l'existence d'édifice de culte. Depuis la parution de l'« Atlas des premiers monuments chrétiens de la France » en 1998, quelques églises complètent un maigre corpus dans ces moyennes montagnes, tout particulièrement sur le versant français de ce massif (BUJARD 2002, BULLY 2010, REYNAUD 2005). Encore que ces églises prennent place un peu en marge du massif et dans des contextes urbains hérités de l'Antiquité dans la majorité des cas. Ainsi, à Saint-Martin de Luxeuil (Haute-Saône), l'édifice de la fin du V^e/début du VI^e siècle découvert témoigne d'une communauté chrétienne avant la fondation monastique de saint-Colomban (BULLY *et al.* 2014), tandis qu'à Mandeuve (Doubs), l'église bâtie également dans un *castrum* dessert une population civile dès le V^e siècle (CRAMATTE *et al.* 2012, BILLOIN, CRAMATTE 2017).

D'autres découvertes récentes de vitrail sur des hauteurs escarpées au sein d'habitats fortifiés du massif ne laissent guère de doute sur l'existence de lieux de culte qui apparaissent de plus en plus fréquemment sur ce mode d'occupation qui restaient méconnu jusqu'il y a peu. Les prospections et les fouilles réalisées sur ces établissements perchés montrent que les églises tiennent une place particulière dans la création de ces nouveaux habitats qui témoignent de changements dans la trame du peuplement et la représentation du pouvoir (BILLOIN 2020).

Sur le vaste plateau de Château-sur-Salins (Jura) dont l'accès est protégé par une muraille maçonnée lors des premières décennies du VII^e siècle, une église est bâtie sur le point culminant en bordure de petites falaises. Orientée Est-Ouest, l'édifice rectangulaire de 18 m x 14,35 m offre un plan en tau classique, composé d'une nef entourée de galeries et d'un chœur à chevet plat de 4,25 m x 4,30 m. Les restes d'un sol en mortier à la jonction du chœur et de la nef conserve l'empreinte d'un solin constituant une possible barrière de chancel, tandis qu'un gros bloc calcaire antique en réemployé vraisemblablement comme table d'autel est retrouvé en position secondaire. Vingt-sept tombes prennent place à l'intérieur de l'édifice, dont trois initialement dans des sarcophages en calcaire de type bourguignon-champenois, auquel s'ajoute un dispositif funéraire particulier, constitué de deux bandes parallèles de huit compartiments chacune, taillées dans la roche et correspondant à des *formae*.

L'établissement fortifié du Mont Châtel à Val-Revermont (Ain) qui surplombe une portion de la plaine de Bresse, en position frontalière entre les deux anciennes cités de Lyon et de Besançon, livre un mausolée édifié dans la première moitié du V^e siècle, reconstruit dans la seconde moitié du VI^e siècle, est à l'origine de la création de cet habitat de hauteur d'une emprise de 1,2 ha. Les fragments d'une épitaphe renforcent le caractère privilégié des sépultures abritées dans ces petits monuments qui attirent à eux une grappe d'une vingtaine de tombes. Une église est bâtie à proximité, à l'extrémité nord de l'éperon, à l'aplomb de falaises qui contribuent à la monumentalité de l'édifice et à le rendre ainsi visible de très loin. De plan rectangulaire à chevet plat de 16 m x 12 m hors tout, l'église est composée d'une nef centrale flanquée de portiques latéraux, tandis qu'un troisième constitue la façade ouest de l'édifice. Un autel quadrangulaire occupe le centre du chœur et quelques sépultures sont aménagées dans l'espace interne, notamment sous la forme de chapelles funéraires à l'extrémité des portiques latéraux proche du chœur. Une seconde église prend place sur la terrasse sommitale, pourvue d'une nef quadrangulaire prolongée d'un chevet plat de 16 m x 11 m dans un premier temps, puis agrandie selon un plan classique en tau avec des pièces annexes implantées de part et d'autre du chœur, également pourvu d'un autel. Près de 200 sépultures occupent tout l'espace interne et des dispositifs funéraires originaux assurent la fonction funéraire du lieu. Trois tombes ovalaires sont ainsi maçonnées en même temps que le mur de fond du chœur constituant des *formae*, tandis que des sarcophages en grès du Mâ-

1 Inrap

connais se trouvent incrustés dans l'épaisseur des murs de la nef à la manière d'*arcosolia*. L'un des panneaux de tête d'un sarcophage au décor d'un chrisme encadré de croix latines et un second qui arbore un motif de croix signalent l'appartenance religieuse des inhumés.

Ces trois églises livrent des plans complets qui permettent de suivre leurs évolutions architecturales sur la durée jusqu'à leur abandon, en relation avec le funéraire. Elles documentent des modes de construction, des murs aux toitures de tuiles « à la romaine », aux fragments d'enduits colorés retrouvés, des éléments d'ouvertures et de verrières ornées de vitraux de multiples couleurs. L'occasion d'aborder le rôle de ces églises au sein de ces habitats de hauteur, leur place et le symbolisme de ces constructions.



Fig. 1. L'église nord et le mausolée du Mont Châtel (cliché : D. Billoin).

Les secteurs altomédiévaux des environs de Belpech à Beaupuy (31)

Alexis CORROCHANO¹, Chloé GIRARDI² et Alais TAYAC³

Une opération de fouille archéologique préventive menée en 2020-2021 à Beaupuy (Haute-Garonne) près de Toulouse, au 5010 chemin de Belpech, en préalable à la construction d'un lotissement, a permis l'étude, sur près de 8000 m², d'un espace occupé sur la longue durée entre le début du Moyen Âge et le XIX^e siècle. Deux zones de fouille, distantes d'environ 80 m, ont livré des vestiges organisés et majoritairement datables du premier Moyen Âge.

Dans la **zone 1**, dix sépultures à inhumation primaire, orientées et disposées en enfilade, auxquelles s'ajoutent deux réductions d'individu, ont été identifiées. Si les tombes sont bien datées du haut Moyen Âge (des VIII^e-IX^e siècles d'après les mesures du radiocarbone), on ne peut assurément confirmer que les gestes de réduction d'ossements le sont : il pourrait s'agir de manipulations provoquées par leur destruction vers la fin de l'époque moderne lors de l'aménagement d'un système de drains en briques sur la zone. En plus des tombes, dont les caractéristiques (architecture funéraire non visible en fosse simple à couverture périssable ou en contenant assemblé, individus orientés et déposés allongés sur le dos, absence de mobilier funéraire, des squelettes mal conservés qui ne dégagent aucun profil de population) évoquant bien les tendances funéraires reconnues dans la région à la même époque, on peut noter la découverte d'un fond de silo et d'un trou de poteau isolés vers le sud-est de l'emprise de la zone.

Dans la **zone 2**, une quinzaine de silos ont été découverts, ainsi qu'une fosse indéterminée et un grand fossé rectilinéaire, postérieur aux silos (et probablement moderne). Les fosses de stockage, n'étaient conservées que sur de faibles profondeurs (20 à 30 cm en moyenne), à quelques exceptions près. Si certains silos se sont révélés plus riches en charbons et mobiliers : les restes demeurent trop faibles en quantité et en éléments distinctifs pour affiner l'étude de cette aire de stockage. L'étude anthracologique révèle toutefois une composition des assemblages qui renvoie à l'exploitation d'un milieu fermé de type chênaie, probablement situé à proximité du site et largement exploité. Les bois ont probablement été coupés et utilisés directement, sans stockage sur site. Ces éléments observés renforcent l'interprétation de structures destinées prioritairement au stockage des denrées agricoles. La datation proposée, à l'issue de l'étude céramologique (petits fragments de pots à bord éversé et lèvre plate, façonnés dans une pâte grise sableuse, et parfois à fond légèrement bombé), renvoie à la même fourchette chronologique que pour les sépultures de la zone 1, entre la fin du VII^e et la fin du IX^e siècle.

L'opération de Beaupuy vient alimenter la micro-histoire de la région toulousaine au début du Moyen Âge, par l'identification d'une petite aire d'ensilage et d'un petit groupe funéraire, distants de moins d'une centaine de mètres, datables probablement dans la fourchette des VIII^e-IX^e siècle. Ces types d'occupation nous renseignent sur l'occupation des campagnes méridionales à l'époque carolingienne tout en nourrissant les interrogations sur la recherche des habitats contemporains qui manquent encore cruellement dans la région. On peut à tout le moins envisager un modèle d'occupation des campagnes altomédiévales relativement lâche tel qu'on commence à l'identifier sur d'autres sites de la périphérie toulousaine, où les silos parfois nombreux (comme à Vieille-Toulouse, Préserville, etc.) côtoient des sépultures dispersées et des petits groupes de tombes (comme à Blagnac et Cugnaux), sans qu'il ne soit pour l'instant permis d'identifier l'emplacement de l'habitat contemporain.

1 Éveha, UMR 5608 TRACES, alexis.corrochano@eveha.fr.

2 Éveha, UMR 5140 ASM, chloe.girardi@eveha.fr.

3 Inrap, alais.tayac@inrap.fr.



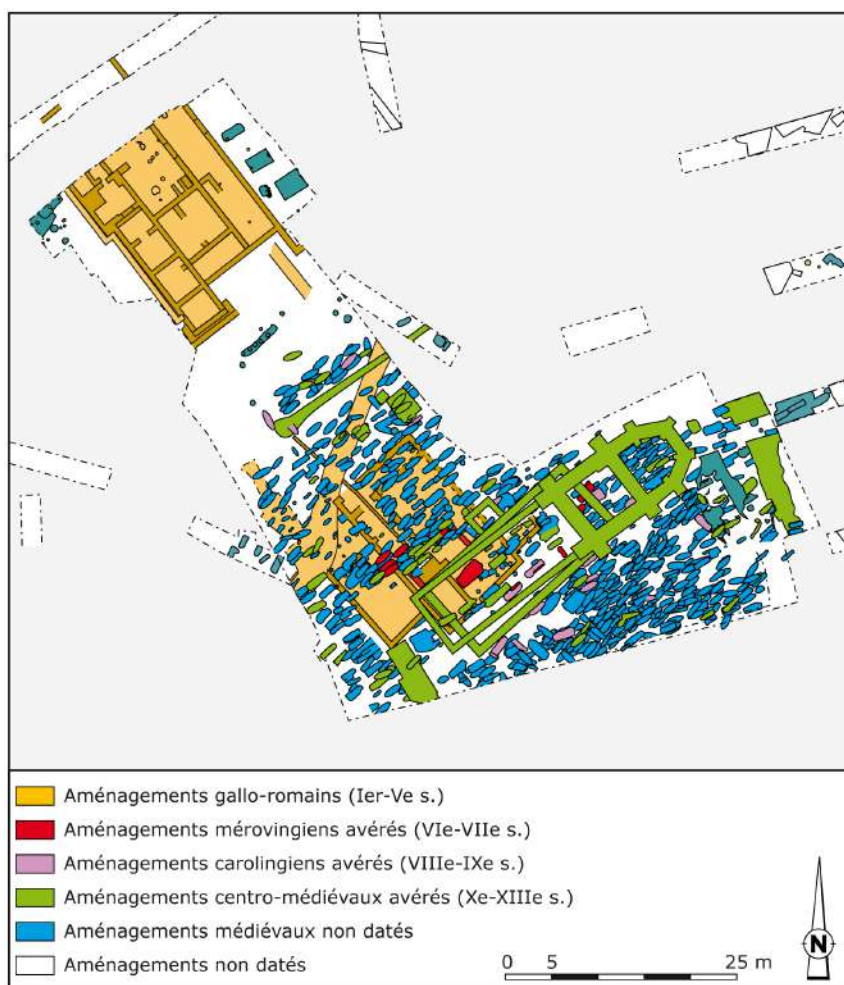
Fig. 1. Le silo SI2013 vu en coupe (cliché : ÉVEHA 2020).

Saint-Dizier « Les Crassées » : de la réutilisation du bâtiment antique à l'église gothique (VI^e-XII^e siècle)

Stéphanie DESBROSSE-DEGOBERTIÈRE¹ et Raphaël DUROST²

La fouille programmée réalisée de 2011 à 2023 à Saint-Dizier a permis de mettre en évidence la réutilisation partielle d'un bâtiment résidentiel antique comme édifice funéraire mérovingien, se transformant progressivement en église jusqu'à son abandon au XII^e siècle. Bien qu'aucune élévation ne soit conservée, l'organisation spatiale des sépultures montre que les pièces antiques concernées sont réservées à une tombe élitaires du VI^e siècle en chambre, puis à deux individus inhumés en sarcophage au VI^e siècle. L'un d'eux est installé dans une pièce excavée remontée en pierres sèches, et dotée d'un bassin antique qui pourrait être conservé à la période mérovingienne, sans que son utilisation en baptistère puisse être prouvée.

L'agrandissement du bâtiment est attesté à partir du X^e siècle, sous une forme rectangulaire. L'organisation des sépultures mitoyennes suggère qu'il puisse exister un chevet à l'extrémité orientale. Enfin, au XII^e siècle, il est remplacé par une église constituée d'un chevet à pans coupé, d'une travée centrale de chœur et d'une nef. Si les fondations de cette dernière demeurent légères, avec une élévation peut-être à pans de bois, celles des autres parties sont bien plus profondes, plus larges, et équipées de contreforts. La travée centrale de chœur pourrait ainsi supporter un clocher. Les rares blocs de l'élévation préservés ne témoignent que de la présence de deux colonnettes engagées de moins du tiers, séparées par un filet. Plusieurs des églises des communes voisines sont comme ici dépourvues de transept et présentent un plan avec une nef prolongée par un clocher et un chevet.



¹ Craham, Inrap Grand-Est.

² Artheis, Inrap Grand-Est.

Une occupation funéraire du haut Moyen Âge au cœur du quartier Saint-Roch à Toulouse

Marie-Caroline DI PALMA¹

Mots-clés : Occupation funéraire, haut Moyen Âge, Toulouse Saint-Roch

Les fouilles archéologiques menées sur la parcelle du numéro 17 de la rue Maran (Toulouse, 31) ont été réalisées par le bureau d'études Éveha sous la responsabilité de Marie-Caroline DI PALMA. Elles font suite au dépôt d'une demande de permis de construire d'une maison individuelle et d'une piscine semi-enterrée par un particulier. La parcelle est située au nord du quartier Saint-Roch, lui-même localisé au sud de Toulouse sur la rive droite de la Garonne. Depuis de nombreuses années, ce secteur n'a cessé de livrer des vestiges archéologiques allant de la période Néolithique jusqu'à l'époque moderne.

Les investigations archéologiques ont été réalisées sur une surface d'environ 110 m². Elles ont révélé la présence d'une occupation funéraire du haut Moyen Âge, caractérisée par la découverte de onze inhumations. Des analyses ¹⁴C, réalisées sur cinq individus, nous ont permis de démontrer que cette occupation appartenait à un horizon chronologique compris entre la deuxième moitié du VII^e et la fin du IX^e siècle. L'organisation de l'espace funéraire montre un alignement des tombes et une volonté d'individualisation. Les fosses sépulcrales sont toutes orientées selon un axe ouest-est et les individus sont inhumés avec la tête placée à l'ouest, le regard tourné vers l'est. Pratiquement toutes les tranches d'âge sont représentées allant de la sépulture d'un individu immature âgé entre 1 et 4 ans à un individu adulte, âgé de plus de 60 ans. Le fond des creusements des fosses sépulcrales est aménagé dans le substrat graveleux. Celles-ci ont une morphologie essentiellement oblongue et présentent une largeur conséquente. Les individus sont inhumés en position primaire, sur le dos, en extension. Au regard de la position des membres conservés, il semble que la majorité des individus inhumés aient été placés dans un contenant rigide en matériaux périssable. Une couverture rigide également en matière périssable devait probablement compléter l'ensemble. Les inhumations sont toutes orientées selon un axe ouest-est avec la tête tournée vers l'est. Aucun mobilier archéologique n'accompagnait les sépultures.



Fig. 1. Vue générale des sépultures SP 07, SP 09 et SP 10 depuis le sud. 17 rue Maran, Toulouse. Cliché : M.-C. Di Palma © Éveha 2023.

¹ Eveha.

Les vestiges préromans des deux églises cathédrales de Saint-Lizier-en-Couserans (09)

Denis MIROUSE

Mots-clés : Cathédrale, église paléochrétienne, archéologie du bâti, Antiquité tardive, Moyen Âge

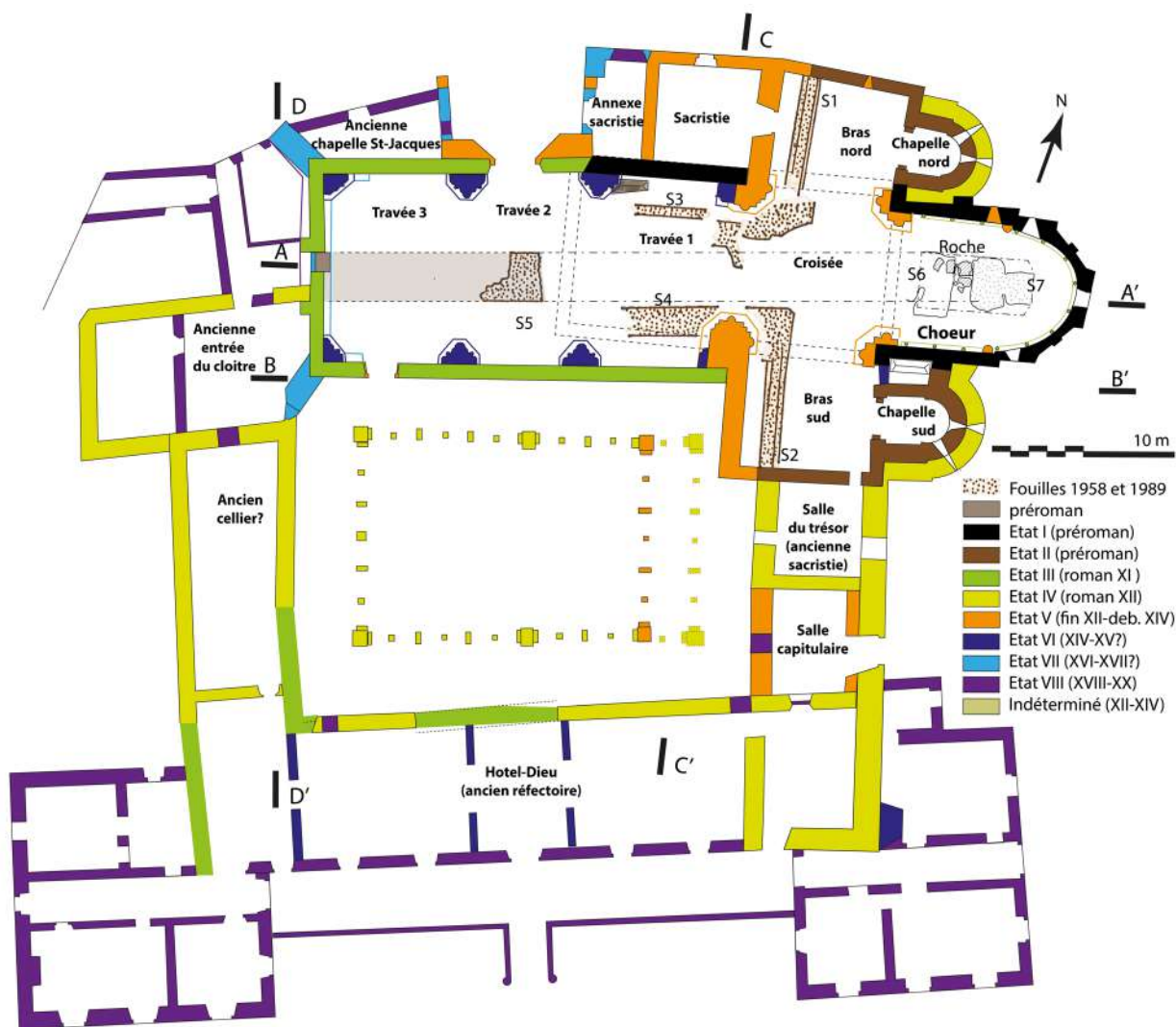
L'étude archéologique préliminaire à une restitution muséographique de l'évolution de la cité épiscopale de Saint-Lizier-en-Couserans (09) depuis l'Antiquité a montré une fois de plus le conservatoire exceptionnel de formes et vestiges anciens que constitue le petit diocèse pyrénéen du Couserans. Outre les fortifications de l'Antiquité tardive et leurs extensions médiévales, l'étude stratigraphique des murs des deux églises cathédrales révèle la conservation en élévation de ce qui semble être les deux chœurs primitifs et une partie de leurs nefs.

Intramuros, à 0,70 m du rempart antique, la première église Notre-Dame-de-la-Sède était constituée d'une nef large de 8 m et longue d'environ 14 m hors œuvre, prolongée par une abside semi-circulaire non voûtée de 3,8 m de rayon, éclairée par une fenêtre axiale et vraisemblablement trois petites fenêtres au nord aux claveaux gravés sur linteau monolithes.

Extramuros, à 100 m, la première église Saint-Lizier-Saint-Martin était plus grande, atteignant semble-t-il 30 m de long sur 12 m de large hors œuvre, dont un chevet de 11,7 m sur 9 m. Postérieurement augmentée d'un transept avec chapelles orientées et chambre funéraire intercalée, son chœur n'est voûté qu'au cours du XI^e siècle. Dans une apparente complémentarité avec Notre-Dame-de-La-Sède, à l'étroit de la cité et du palais épiscopal, l'église Saint-Lizier continue ensuite de connaître les plus importants aménagements avec l'ajout d'un *claustrum* au sud, puis d'un quartier canonial au nord, avant que chœur et transept ne soient entièrement voûtés pour supporter un clocher de type toulousain vers la fin du XIII^e siècle.

Les deux édifices préromans utilisent les mêmes types de matériaux, constitués de blocs de remplois complétés de petits moellons équarris disposés en assises régulières de 9-11 cm de haut. Le remploi des *spolia*, bien que largement bénéficiaire à l'église Saint-Lizier, montre une répartition concertée qui a fait conclure à des constructions contemporaines.

La comparaison avec le Comminges voisin et d'autres édifices plus éloignés, mieux connus archéologiquement, permet de suggérer deux églises paléochrétiennes construites avec les matériaux d'un ou plusieurs grands monuments funéraires préservés du chantier du rempart. Cette hypothèse, non contredite par les rares fouilles anciennes, mériterait quelques investigations complémentaires et datations archéométriques.



Denis Mirouse, 2024

Fig. 1. Les cathédrales de Saint-Lizier-en-Couserans : plan phasé.

Une fibule en tôle jusqu'ici inconnue, provenant de l'ancienne Prusse orientale

Heino NEUMAYER¹

Le Musée de Pré- et Protohistoire à Berlin possède une fibule en tôle jusqu'ici inconnue, provenant des réserves de l'ancien musée Prussia de Königsberg (fig. 1). Une photographie des archives Prussia « une photographie provenant des archives de ce dernier et conservée au Musée Pré- et Protohistoire » la montre à côté de sept fibules de « l'époque des Grandes Migrations » (fig. 2). Au dos de la photographie se trouve la note manuscrite « Fundst. (Gneist, Lötzen ?) ». À l'exception de la fibule en tôle, tous les lieux de découverte des fibules représentées ont pu être déterminés. Toutes sont « datant de l'époque de la migration des peuples » et proviennent de Mazurie. Cela pourrait indiquer que la fibule en tôle a également été trouvée en Mazurie. La note au dos de la photographie est une énigme. En effet, l'une des fibules représentées provient du canal Gneist-Gubersee (Gneist-Gubersee-Kanal) près de « Gneist ». Le point d'interrogation pourrait signifier que l'on supposait que l'une des fibules représentées provenait de Lötzen ou que l'on supposait que Gneist ou Lötzen était le lieu de découverte de la fibule en tôle, la seule pièce sans lieu de découverte sur la photo.



Fig. 1. Fibule en tôle. Prusse orientale. Musée de Pré- et Protohistoire, Berlin. Photo H. Neumayer.

Au vu des fibules représentées, la photo doit avoir été prise après 1935. Cela signifie que la date de découverte doit être antérieure à 1935. Deux photographies de fibules de Prusse orientale prises par Herbert Kühn et Kurt Voigtmann peuvent être utilisées pour délimiter la période de découverte. Dans l'ouvrage de Herbert Kühn *Germanische Fibeln der Völkerwanderzeit* (« Fibules germaniques de l'époque des migrations »), rédigé entre 1925 et 1940, cette fibule manque, de même que celle du canal Gneist-Gubersee. Celle-ci se trouve cependant dans le fichier des fibules établi par Kurt Voigtmann à partir de 1931. La fibule en tôle doit donc avoir été mise au jour après 1931. Sur la base de la photographie la présentant avec les fibules de Mazurie, il serait possible de déterminer que la fibule se trouvait dans le fonds du musée Prussia au plus tard à partir de 1935.

La littérature fait état de deux cimetières pour Gneist. L'un d'eux a également livré une « 1 fibule de la Vwzt. Photo ! ». La fibule du canal Gneist-Gubersee prouve que des découvertes du début du Moyen Âge proviennent également de ce site.

Le nom de Lötzen au dos de la photo de la fibule est accompagné d'un point d'interrogation. Dans le travail de Carl Engel et Wolfgang La Baume, *Kulturen und Völker der Frühzeit im Preußenland* de 1937, Lötzen, contrairement à Gneist, figure dans une liste comme lieu de découverte d'objets produits pour les cercles culturels de l'époque impériale romaine ainsi que de l'ancienne et de la récente période de migration des peuples, et ces objets découverts sont attribués au « groupe de la Masurie orientale ». La publication d'Engel et de La Baume est la seule preuve de Lötzen comme lieu de découverte possible de la fibule en tôle. Les documents d'archives ne font pas état d'inhumations datant de l'époque des Grandes Migrations. Il ne s'agit toutefois que d'indices, il n'existe pas à ce jour de

¹ Kustos Römische Kaiserzeit - Museum für Vor- und Frühgeschichte, Berlin.



Fig. 2. Photo d'après 1935 avec des fibules de Mazurie du « Prussia-Archiv » Königsberg. Musée de Pré- et Protohistoire Berlin, PM VIII.513.13279.

preuve certaine que Gneist ou Lötzen soit le lieu d'origine de la fibule en tôle.

La fibule en tôle portant le nouveau numéro d'inventaire PR 517 mesure 11,1 cm de long, la plaque de tête 4,4 cm de large. Du point de vue de la technique de fabrication, la fibule a été réalisée d'un seul tenant ; elle a probablement été formée en tôle creuse sur un moule, puis la plaque de tête et la plaque de pied ont été forgées sur les côtés.

Une forte contrainte mécanique a probablement provoqué la déformation frappante de la fibule. Les éléments décoratifs et l'aiguille manquent. La spirale de l'aiguille pourrait avoir été placée au dos de la plaque de tête. Une surface presque circulaire au centre et quelques bosses à la surface pourraient en être les restes. Les résultats concernant le cran d'arrêt de l'aiguille sont également difficiles à interpréter. Seule une protubérance très déformée a été conservée, qui s'écarte de la forme habituelle et se distingue du métal environnant par sa couleur gris clair métallique.

La mesure à l'aide de l'analyseur de fluorescence X révèle une forte teneur en étain et en plomb, comme c'est le cas dans les brasures tendres contenant du plomb utilisées pour souder le cuivre, les alliages de cuivre, le laiton, etc. Il est donc possible qu'il s'agisse d'un point de soudure sur la fibule, qui devait à l'origine fixer le cran d'arrêt de l'aiguille ou qui pourrait provenir d'une réparation ultérieure.

À gauche de cette position, on peut voir sur la surface de la plaque de base d'autres surfaces métalliques d'un gris clair brillant. On peut supposer que la fibule était autrefois recouverte d'étain ou plaquée d'étain. Ces surfaces pourraient donc être des restes de cette décoration. D'autre part, il est possible que l'utilisation et/ou la fonction de l'épingle de fermeture ait réparti des restes de soudure tendre de la zone de brasage sur la surface.

Avec sa tête pentagonale, son pied rhombique et sa taille, une datation de la « fibule en tôle de Prusse orientale » dans la première moitié du V^e siècle, voire dans le tiers moyen du V^e siècle, semble justifiée sur la base de comparaisons effectuées à Kertch, Gursuf, (Crimée) Maikop (Russie) et Čaňa, (Slovaquie).

On trouve des fibules en tôle de l'Atlantique à la mer Noire. L'exemplaire trouvé jusqu'à présent le plus au nord provient de la tombe 144 du site funéraire de Plinkaigalis, district de Kėdainiai en Lituanie. Habituellement portée par paire sur les épaules, la fibule en tôle se trouvait ici à l'horizontale dans le bas de la poitrine (fig. 3), où elle fermait probablement un manteau ou une cape, ce qui prouve également la présence de telles fibules en tant que pièces uniques dans les pays baltes.

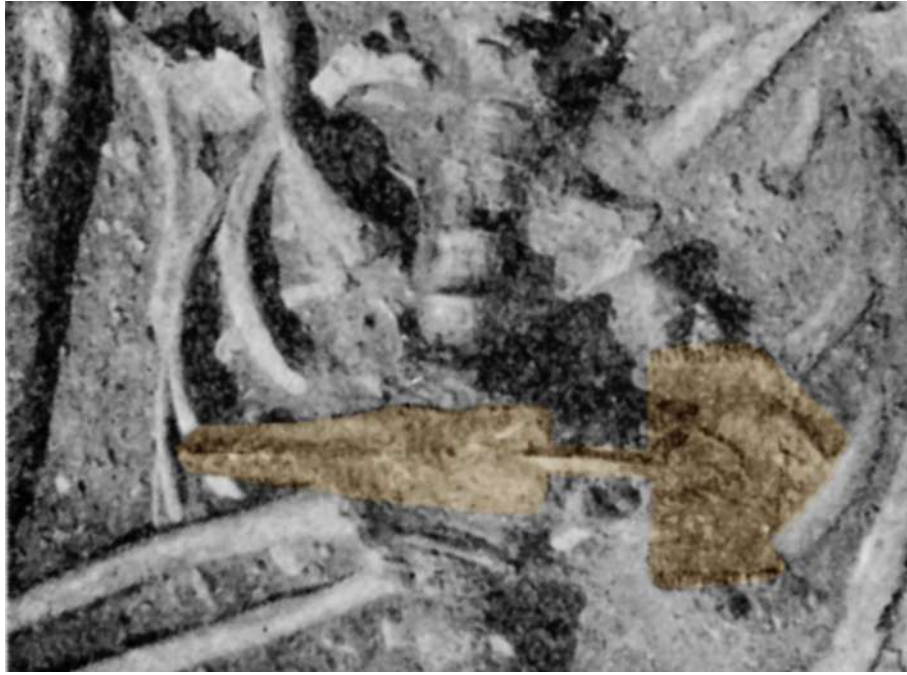


Fig. 3. Tombe féminine (n° 144) du site funéraire de Plinkaigalis, district de Kėdainiai en Lituanie. Kazakevicius 1993, fig. 181.

Bibliographie

ENGEL C., LA BAUME W. 1937, *Kulturen und Völker der Frühzeit im Preußenlande*, Königsberg.

KAZAKEVICIUS V. 1937, *Plinkaigalis Kapinyas*, *Lituvos Archeologija* 10, Vilnius, p. 113-114.

KAZANSKI M., MASTYKOVA K. 2023, *La civilisation matérielle des Goths 'urbains' et 'ruraux' en Crimée de la deuxième moitié du V^e au VII^e siècle*, dans BAVUSO I., CASTRORAO BARBA A. (dir.), *The European Countryside during the Migration Period. Patterns of Change from Iberia to the Caucasus (300-700)*. *Ergänzungsbände zum Reallexikon der Germanischen Altertumskunde* 137, Berlin, p. 157-172.

KOCH A. 1998, *Bügelfibeln der Merowingerzeit im westlichen Frankenreich*, *Monographien RGZM* 41, 1-2, Mainz.

KÜHN H. 1940, *Die germanischen Fibeln der Völkerwanderungszeit in der Rheinprovinz*, Bonn.

KÜHN H. 1974, *Die germanischen Fibeln der Völkerwanderungszeit in Süddeutschland II,2*, Graz.

Les autels en Italie du Nord-Ouest entre IV^e et VIII^e siècles. Sources archéologiques pour une étude des espaces liturgiques

Valentina SALA ¹

Mots-clés : autels, Italie nord-occidentale, églises, espaces liturgiques, sanctuaires, mobilier liturgique

La relation entre l'autel et l'espace qui l'abrite constitue un aspect majeur dans l'analyse de l'aménagement des édifices cultuels. Les données archéologiques provenant des différents types de lieu de culte apportent, pour les premiers temps chrétiens, une contribution indispensable à l'étude de l'histoire de l'autel, de ses multiples formes, de sa localisation et de sa relation avec les reliques.

Pour les régions septentrionales de l'Italie, une première tentative d'harmoniser la documentation a été proposée par G.P. Brogiolo, A. Chavarria Aranu et Y. Marano (2005). Ce travail propose d'élargir la perspective au-delà du seul rapport entre autels et reliques, en intégrant des témoignages archéologiques relevant d'une réflexion plus vaste sur la matérialité des éléments liturgiques eucharistiques et leur relation à l'espace environnant. À cet égard, on évoquera les exemples de l'Italie du Nord-Ouest, notamment Brugnato, en Ligurie (fin du V^e-début du VI^e siècle) et San Ponso Canavese, dans le Piémont (VII^e siècle).

Pour l'Italie septentrionale, il manque dans la littérature scientifique des travaux de synthèse comparables à ceux réalisés pour le territoire français entre autres par Y. Narasawa (2015), Mérel Brandebourg (2009) ou Thomas Creissen (2009).

Ces lacunes s'expliquent souvent par l'état fragmentaire des données archéologiques, lié non seulement aux remaniements périodiques des zones presbytérales, mais aussi à la lecture problématique d'éléments lapidaires. Ces derniers, souvent incomplets, isolés ou stockés dans des dépôts, ne permettent pas de déterminer avec certitude leur fonction liturgique.

Malgré ce constat peu engageant, des découvertes archéologiques plus récentes invitent à reprendre la réflexion sur les autels, en essayant de réorganiser la documentation existante pour cerner le rendu architectural de ce dispositif liturgique en fonction des espaces qui l'abritent.

Dans le cadre de ce colloque, qui explorera l'héritage et les transformations de l'architecture religieuse durant le haut Moyen Âge, cette contribution se concentrera donc sur l'analyse des autels en Italie du Nord-Ouest entre les IV^e et VIII^e siècles, en tenant compte de la transformation et de l'organisation des espaces qui les accueillent. Sans prétendre à l'exhaustivité, l'objectif est de reprendre les témoignages existants des églises et baptistères de Lombardie, du Piémont, de la Vallée d'Aoste et de la Ligurie, où des restes matériels sont attestés ou mentionnés. Dans un premier temps, il s'agira de classer les découvertes recensées, en définissant, si possible, pour chacune son appartenance typologique et son contexte de découverte. Dans un second temps, les données seront comparées avec des découvertes similaires réalisées au-delà de notre aire d'étude. L'analyse sera consacrée aux aspects stylistiques, matériels ou spatiaux pour saisir la relation entre l'autel et l'espace environnant, son évolution et son rôle dans la définition de la fonction de l'édifice.

La forte proximité stylistique et formelle des éléments liturgiques des églises du sud-est de la France et de l'Italie du Nord-Ouest est bien connue depuis longtemps. Cette communication se propose de contribuer à la connaissance de deux territoires voisins où les chercheurs travaillent depuis longtemps sur des thématiques communes.

¹ Université Paris Nanterre, UMR 7041 ArScAn équipe THEMAM.

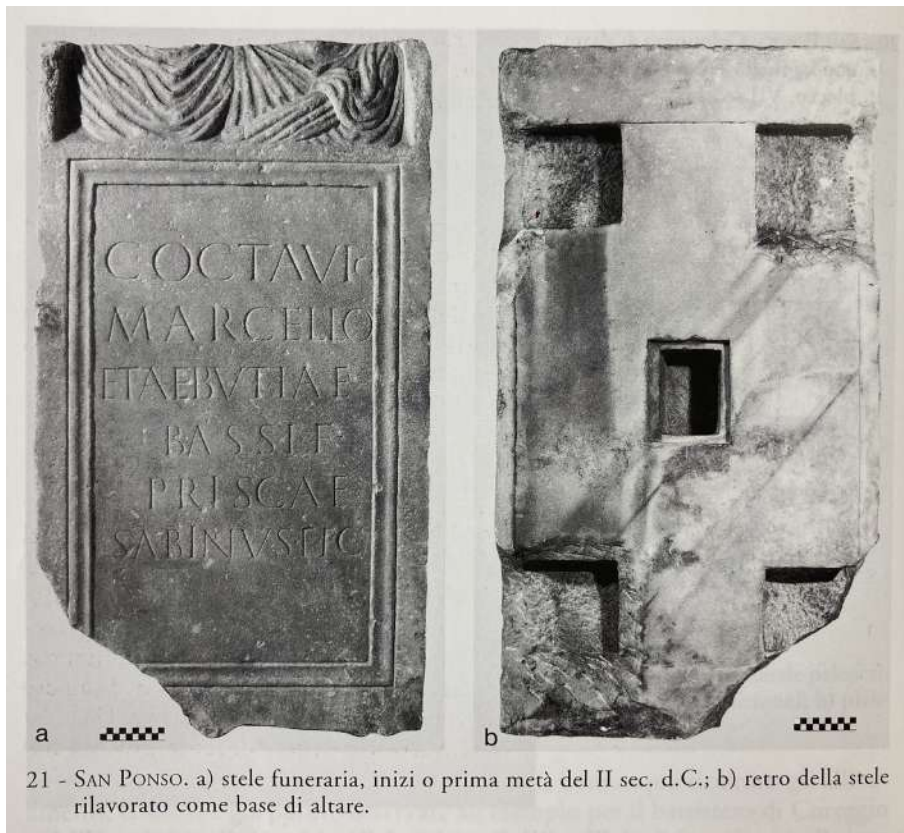


Fig. 1. San Ponso, stèle funéraire réemployée comme base d'autel (L. PEJRANI BARICCO, « Chiese battesimali in Piemonte. Scavi e scoperte », dans *L'edificio battesimale in Italia. Aspetti e problemi*, p. 574, fig. 21).

Bibliographie

The altar from the IVth to the XVth century, *Hortus Artium Medievalium*, 11, 2005.

Le sanctuaire et ses aménagements, *Hortus Artium Medievalium*, 15, 2009.

Laplume, église Saint-Vincent de Plaichac (47)

Christian SCUILLER¹, Philippe CALMETTES et Serge DALLE²

Coll. Romain ICARD*, Armelle GUÉRITEAU**, Vincent GENEVIÈVE***, Wilford O-YL****, Jacques PONS****.

Mots-clés : premier Moyen Âge, église, vestiges bâtis, abside pentagonale, sépultures.

La petite église Saint-Vincent de Plaichac, sécularisée depuis 2016, est une construction d'origine romane implantée sur une terrasse qui domine le ru de *Lamolère* en pays Brulhois dans l'agenais (Lot-et-Garonne). Plaichac et ses nombreuses variantes orthographiques (*Pleichac*, *Plessiac*, *Pressiac*, ...) est selon les sources, le dérivé d'un toponyme ancien *Pressiacum* désignant le site d'un domaine agricole ou villa remontant à l'antiquité tardive (des monnaies du IV^e siècle sur le site en sont un indice). Cependant, il n'apparaît dans les textes pour les premières fois en 1062 et 1064 dans des actes d'affiliations à l'abbaye clunisienne de Layrac, puis en 1193 dans un acte de donation à l'abbaye béarnaise de Sauvelade d'obédience cistercienne. La création d'un prieuré y est alors mentionnée. Il restera dans les possessions de cette abbaye jusqu'à la révolution, vraisemblablement sous la dénomination de « métairie de la tour ». Une interrogation demeure sur le statut initial de cette église préalablement à son passage dans le giron des ordres monastiques détenteurs : est-elle issue du domaine diocésain ou s'agit-il d'un édifice relevant d'un bien privé, comme le suggère au premier abord le contexte historique ?

L'opération de fouille archéologique menée sur le terrain en 2018, à la fois dans des secteurs limités du sol de l'église actuelle, et sur certaines de ses élévations, a occasionné la mise au jour de substructures inédites et primordiales permettant de retracer les évolutions architecturales du bâtiment ecclésial.



Fig. 1. Église Saint-Vincent de Plaichac (Laplume), plan des structures relevées (JPG) (Ortho-photographie : W. O'yl, topographie : St. Boulogne, DAO : S. Dalle ; Inrap NA).

- 1 Inrap Nouvelle Aquitaine/UMR5607 – Ausonius, CNRS/Univ. Bordeaux-Montaigne. christian.scuiller@inrap.fr; philippe.calmettes@inrap.fr
- 2 Inrap Nouvelle Aquitaine. serge.dalle@inrap.fr ; * Inrap Nouvelle Aquitaine ; ** Inrap Nouvelle Aquitaine/UMR5607-Ausonius, CNRS/Univ. Bordeaux-Montaigne ; *** Inrap Occitanie / IRAMAT-CEB, UMR 7065, CNRS/Univ. Orléans ; **** Retraités Inrap Nouvelle Aquitaine.

Il s'agit des substructures d'un édifice orienté présentant une abside pentagonale et une nef partielle à épaulement, débordante de l'actuelle, qui rappelle par son mode de construction en petit appareil une mise en œuvre courante durant la période antique. La révélation de ces substructures, qui conforterait les hypothèses historiques d'implantation d'une villa, n'empêche cependant pas d'y pressentir un premier édifice paléochrétien à vocation cultuel et/ou funéraire que l'on rattacherait volontiers à la fin de l'antiquité et/ou au début du premier Moyen Âge. La présence de sépultures datées des VII-VIII^e siècles au plus près de ces murs, ainsi que de sarcophages monolithes, confortent l'antériorité de cette édification.

Les murs dégagés en élévation par la suite montrent que l'édifice ecclésial érigé dessus les substructures anciennes, reprend partiellement le plan initial, notamment dans la partie orientale en gardant pendant un temps (jusqu'au XI-XII^e siècle, voire jusqu'au XIII^e siècle) le tracé pentagonal de l'abside, puis le fait disparaître, parallèlement à des modifications structurelles dans le chœur, liées à de possibles adaptations liturgiques, sous une construction strictement rectangulaire à chevet plat. Les observations portant sur l'état des élévations de la nef montrent une réduction de sa largeur, et un allongement de la partie occidentale après l'abattement de la façade entraînant le déplacement, ou la création, d'un porche d'entrée. À ces travaux d'agrandissements sont ajoutées à la fin du Moyen Âge et durant l'époque moderne de nouvelles parties dont les mises en place ont laissé des stigmates bien visibles autant dans le sous-sol que sur les élévations.

Sur le plan funéraire, la présence de sépultures de différents types (sarcophages trapézoïdaux, coffrages de pierres, cercueils et fosses) ou le mobilier funéraire accompagnant, permettent de proposer une typo-chronologie soulignant une occupation funéraire des lieux très longue qui prend son origine elle aussi dans le premier Moyen-Âge pour ne s'arrêter qu'au début du XX^e siècle comme le montre le maintien en place de caveaux familiaux d'architecture tardive.

Si les apports de l'opération ne sont pas négligeables sur le plan des structures archéologiques révélées, car ils permettent d'appréhender l'origine et l'évolution d'un édifice peu connu sur la longue durée, des compléments de recherches s'avèrent cependant nécessaires pour mieux contextualiser l'église et le site même de Plaichac, et ce depuis l'antiquité jusqu'à la période contemporaine.

Dans le cadre de ce poster, nous appuierons essentiellement sur les résultats archéologiques relevant du premier Moyen-Âge.

La butte d'Allofroy, commune d'Auberive (Haute-Marne), un site archéologique d'exception à protéger et étudier

Serge FÉVRIER¹, Claire SERRANO², Arnaud VAILLANT³

Mots-clés : mausolée, nécropoles, remploi, chapelle, mémoire

La butte d'Allofroy, située sur la commune d'Auberive, est un haut lieu historique riche en vestiges archéologiques. Ce site, à la confluence de l'Aube et du ruisseau d'Acquenove, rassemble des témoignages remarquables de différentes époques, notamment une chapelle dédiée à saint Rémy et une nécropole mérovingienne. Ces éléments, visibles depuis le Moyen Âge, ont suscité l'intérêt des érudits et archéologues locaux, dont Albert Ronot (1846-1928) et Ernest Perrot (1844-1931).



Fig. 1. Vue générale du site, la chapelle se trouve dans le bosquet en haut à droite (cl. Philippot Jacques, © Région Grand Est - Inventaire général).

La présence d'une nécropole gallo-romaine antérieure témoigne de l'ancienneté du site. Des blocs en remploi incluent des fragments architecturaux tels qu'un fronton inscrit, un bloc de corniche, des stèles et des éléments de grand appareil, évoquant l'existence probable d'un mausolée antique, peut-être lié à une importante villa gallo-romaine connue à moins de 2 km. Ces vestiges font d'Allofroy un point clé pour comprendre les pratiques funéraires et religieuses de l'époque gallo-romaine dans la région.

La renommée d'Allofroy s'appuie principalement sur sa nécropole mérovingienne. Bien que de nombreux sarcophages aient été déplacés ou réutilisés, certains restent visibles, accompagnés d'une documentation précieuse et abondante réalisée par Ronot, comprenant inventaires et plans. Ce cimetière, probablement lié à une première église régionale, illustre la continuité des pratiques funéraires et leur évolution à travers les siècles.

Reconstruite plusieurs fois au fil des siècles, la chapelle actuelle date de 1912-1913. Divers remaniements ont été l'occasion de remploi d'éléments d'époques antérieures (sarcophages, blocs antiques) et de découverte de blocs décorés, notamment un chancel surdimensionné par rapport au site actuel, et qui reste à étudier.

1 Chercheur indépendant en archéologie, serge.fevrier561@orange.fr.

2 Conservatrice en chef du patrimoine, Conseil départemental de la Haute-Marne, claire.serrano@haute-marne.fr.

3 Conservateur délégué des antiquités et objets d'art de la Haute-Marne, arnaud.vaillant.ext@culture.gouv.fr.



Fig. 2. Blocs d'un chancel (cl. A. Ronot, coll. part.).

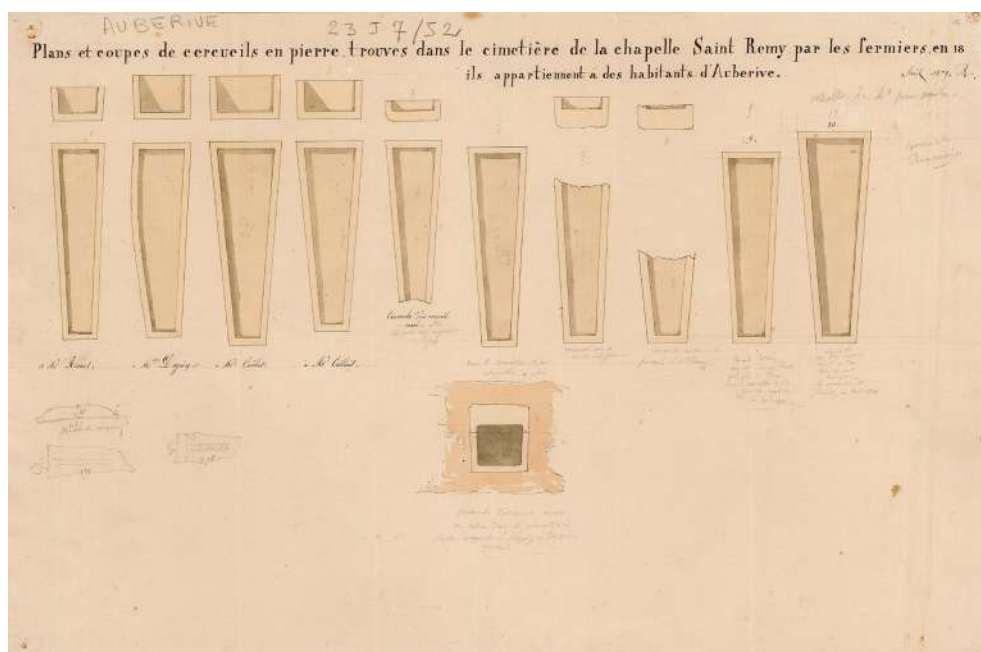


Fig. 3. Planche d'inventaire des sarcophages dessinée par A. Ronot (ADHM, 23/J7).

Autour du bâti actuel, un ancien enclos témoigne sans doute d'une occupation funéraire puis cultuelle très ancienne. La chapelle a également été un lieu de pèlerinage dédié à saint Rémy et reste un site de mémoire, marqué par des événements tragiques de la Seconde Guerre mondiale.

Aujourd'hui, la butte d'Allofroy est en péril. Ce site unique, alliant une riche histoire archéologique et une dimension symbolique forte, mérite une attention accrue. Une étude approfondie, couplée à des actions de conservation et de valorisation, permettrait non seulement de préserver ce patrimoine exceptionnel, mais aussi d'éclairer davantage son rôle dans l'histoire locale et régionale.